



Georges VOLARD

Recueil de souvenirs d'un officier, triellois d'adoption de Saint-Cyr à la Kabylie...

Témoignages recueillis par Solange Violleau et Jean-Pierre Houlemare, pour

« TRIEL, MEMOIRE & HISTOIRE »

Table des matières

1 - ECOLE MILITAIRE SPECIALE DE SAINT CYR.....	3
2 - L'AGONIE DES CHANTIERS DE JEUNESSE.....	9
3 - PERIODE D'AOUT 1944 A JANVIER 1945.....	16
4 - PERIODE DE FEVRIER A OCTOBRE 1945.....	20
5 - MA DERNIERE MUTATION ET FIN DE MA CARRIERE A 25 ANS.....	23
6 - MES CONTACTS AVEC LE MONDE JUIF.....	31
7 - POURQUOI SUIS-JE ADHERENT A L'UNC ?.....	37
8 - MA COURTE GUERRE D'ALGERIE.....	39
9 – SECOND CAMPEMENT ET CHRONOLOGIE.....	45
10 - QUATRIEME CANTONNEMENT DE LA 12e COMPAGNIE DU 9ème REGIMENT D'INFANTERIE COLONIALE	51
CINQUIEME CANTONNEMENT DE LA 12ème COMPAGNIE DU 9ème REGIMENT D'INFANTERIE COLONIALE	54

1 - ECOLE MILITAIRE SPECIALE DE SAINT CYR

Période du 19 octobre 1941 au 15 décembre 1942

Au Prytanée de la Flèche, replié à Valence dans la Drôme, vers le 15 octobre 1941, nous avons pu, avec beaucoup d'émotion, consulter l'affichage des reçus de l'École.

Nous devons rendre les rares livres en notre possession et nous préparer à un départ avec notre uniforme de sortie. Notre camarade Boutin, le plus ancien brution, représentait l'ensemble de notre important groupe. Le matin du 19 octobre 1941, je suppose que cette date est exacte, un sous officier nous a conduit à la gare de Valence pour aller en train à Aix en Provence, avec changement à Marseille. Nous avons traversé cette ville surprenante pour nous présenter en bon ordre à la caserne moderne (sans doute de 1911 ou 12).

J'ai conservé un très vague souvenir de mes premiers jours à Aix. Nous étions débordés en raison des déplacements vers une grande caserne d'allure ancienne. Celle-ci regroupait de multiples services, dont le tailleur, et des bâtiments contenant divers matériels découverts au cours de notre instruction.

Une liste était préparée et dès notre arrivée, nous avons pu rejoindre notre chambre. Je faisais partie de la 1^{ère} section de la 3^{ème} compagnie ayant comme instructeur le lieutenant Parisot de Récicourt. Ce dernier a décidé du choix de notre lit en tenant compte de notre taille. J'avais Worbe comme voisin de lit. Dans ma section, j'ai retrouvé des camarades que je connaissais depuis de nombreuses années comme Brague et Le Dorze. D'après leur numéro de classement, je me suis rendu compte de la façon dont les élèves avaient été répartis entre les 12 sections des 3 compagnies. La mienne, la 3^{ème}, avait dans son effectif le numéro un. Il était le major au début de la promotion et il a été de nouveau le major de notre promotion à la fin de l'année 1942, en juillet.

Notre compagnie était commandée par le Capitaine De Tarlé. Il a réuni les 4 sections à plusieurs reprises. Il a d'abord présenté notre école repliée par force à Aix. Celle-ci devait conserver le prestige acquis à St Cyr l'École en surveillant notre tenue, particulièrement à l'extérieur de la Caserne. Il a insisté sur notre obligation de signer la feuille du serment au Maréchal. Mais notre contrat avec l'armée éternelle dépassait les règles de cette obligation. Les réunions suivantes m'ont impressionné, en particulier, celles relative à sa conception de l'ordre reçu.

Je conserve un souvenir très mitigé de ma première année à Aix en raison de l'abondance des changements de tenue au cours d'une journée, particulièrement le matin (de 6 heures à 13 heures). Je me souviens bien de nombreuses conférences dans l'unique amphithéâtre. Les premières étaient relatives à la Provence.

Notre temps était partagé en diverses activités dont un rappel sur la langue allemande, un apprentissage rapide de la machine à écrire, de la connaissance du Morse, de savoir nager. Nous avons eu également des cours théoriques sur le moteur de l'automobile. Mais notre occupation principale était notre passage répété au pas de tir et une prestation solide du pas cadencé et du maniement de notre carabine pour rendre les honneurs.

En plus, nous participions aux sorties de nuit et aux sorties de la journée, le mardi. Le mercredi après-midi était réservé à une pause ou à une promenade en ville.

Toutes les promotions passaient au mois de juin quelques semaines dans un camp militaire. Au départ de Marseille, nous avons rejoint, à notre grande surprise, la ville d'Issoire. A pied, nous sommes parvenus à Champeix. Notre instructeur, après une longue attente, avait été promu capitaine et il bénéficiait d'un cheval. En passant par diverses agglomérations, nous avons rejoint la Courtine au sud de la Creuse dont Murol (en cadeau les poux de volaille) et la Bourboule, après une violente pluie.

Avant d'atteindre cette ville, nous avons eu droit à un long repos en écoutant une conférence consacrée à l'Auvergne avec description des burons et de la fabrication de son goûteux fromage. Pour corser notre parcours, nous avons dû traverser, avec l'eau à mi-cuisses, le torrent La Dore, qui avec sa jonction avec La Dogne, devient la Dordogne.

Nous sommes arrivés épuisés à l'immense camp de la Courtine. J'ai peu de souvenirs des semaines passées dans ce camp à part la peur des vipères. Seule, une grande manœuvre réunissant l'ensemble de l'armée d'armistice les 30 juin et 1^{er} juillet me reste en mémoire. Nous ignorions que la fin juin marquait le début de l'heure allemande (2 heures de décalage). Nos nuits (lever à 5 heures) étaient brèves. Le 30 juin, j'ai commencé à 1 heure du matin car je devais m'occuper de l'harnachement des bresles (mules).

Les exercices exécutés par l'ensemble de l'armée se sont déroulés sans grande participation de notre promotion. Nous avons couché au sommet d'une petite montagne directement sur le sol (à 5 heures du matin le 1^{er} juillet, il y avait une gelée blanche). Dans la matinée, notre section a été partagée en petits groupes avec une mission précise : la mienne a été ratée pour moi en raison d'une grande fatigue accumulée par les horaires. J'ai donc récolté une mauvaise note.

Sauf pour notre compagnie, une grande revue de l'armée française s'est déroulée loin de notre regard en présence du Maréchal Pétain. L'après midi, les diverses armes présentes ont démontré leur savoir-faire. J'ai retenu la prestation au grand galop de la seule batterie de canon 75.

J'ai retenu aussi sur la fin de notre séjour que la boule de pain avait 1 cm d'épaisseur et qu'elle était, en plus, gluante. En juillet, nous avons rejoint Aix et l'école a organisé plusieurs épreuves, surtout sportives.

En juillet, notre ascension de la montagne Ste Victoire est bien restée dans ma mémoire. Toute notre promotion a suivi, pour la montée, le même sentier étroit, parfois difficile, mais aménagé. Nous sommes parvenus au sommet sans incident.

La descente de cette montagne s'est effectuée au milieu d'une végétation noircie par les incendies et ceci nous offrait un triste spectacle. La veille, en fin d'après-midi, ma section avait été de corvée pour le creusement de la feuillée réglementaire à la base de la Sainte Victoire.

Le triomphe, toujours très émouvant, a eu lieu en présence de tout l'encadrement de notre école, des autorités locales et d'un public venant de zone libre dans le stade près de notre caserne. J'ai bien regretté l'absence de mes parents.

A titre d'information, je rappelle la méthode de notre classement adoptée par notre hiérarchie. Chaque instructeur (12 au total) dispose du même volume de points à répartir sur l'ensemble des élèves sous ses ordres. Le destin a voulu que le classement obtenu en juillet 1942 soit définitif.

NOTRE DEUXIEME ANNEE A AIX EN PROVENCE

Après des vacances offertes par l'école pour les élèves de la zone occupée, nous avons rejoint, au début d'octobre 1942, la même chambrée sous les ordres du capitaine Parisot de Récicourt. L'effectif de ma section a été amputé des cavaliers admis dans le groupe voisin commandé par l'instructeur De Galbert, réputé dans notre promotion par sa tenue toujours impeccable.

Les camarades de notre promotion les mieux classés ont été détachés, en temps partiel, pour encadrer nos bazars de la Croix de Provence. J'ai remarqué que cette 3^{ème} promotion à Aix avait un fort effectif en comparaison de la faiblesse des garnisons en zone libre. J'en ai donc déduit que notre ministère était persuadé que notre armée retrouverait toute sa force dans les prochaines années.

Nous avons reçu une seule lettre du récent sous-lieutenant Braud (je crois 5e de sa promotion). Il était satisfait de son activité au régiment important des tirailleurs marocains. Cette unité a été d'une grande bravoure lors de la bataille du Mont Cassino en 1944.

Au début de novembre 1942, une cérémonie a été organisée pour l'ensemble de ma promotion. Il s'agissait de la remise de l'épée (en réalité, un sabre de belle longueur). Une semaine plus tard, nous avons appris le débarquement de l'armée américaine au Maroc et en Algérie.

Dans la semaine précédant cet événement, nous avons eu droit à des réunions improvisées dans le grand amphithéâtre. Le mercredi, notre chef de bataillon a fait un discours très émouvant sur notre destinée sans donner la vraie raison de son entretien.

Le jeudi, nous avons été de nouveau réunis sans nous donner le thème qui serait traité. Nous avons eu la surprise de voir l'amiral Darlan. Sans nous donner le motif de sa venue, il a insisté sur son rôle à Vichy.

Dès le début de son règne à Vichy, il avait réussi à faire admettre dans les sphères gouvernementales, le maximum de membres de l'Amirauté française. Il était fier de son action et nous devons faire confiance à leur patriotisme.

Son discours très mesuré donnait l'impression d'un abandon total du régime de Vichy et même de la vie publique. Peu de temps après, le vendredi sans doute, nous avons appris l'évasion du Général Giraud de son camp allemand.

Je n'avais pas connaissance de sa carrière, mais nous avons su que l'instructeur de la 2^{ème} section, notre voisine de chambrée, était le gendre du général évadé. Cette semaine, riche en événements, s'est terminée par l'annonce du débarquement des forces alliées en Afrique du Nord.

PRINCIPALES CONSEQUENCES DE CE DEBARQUEMENT

La zone dite libre était supprimée et l'armée allemande en prenait le contrôle.

Le gouvernement de Vichy passait sous surveillance.

L'armée française d'armistice (100 000 hommes) était dissoute.

Dès le lundi, les informations ci-dessus avaient été diffusées. Vers 9 heures et demie, nous avons appris que toute notre promotion, sans aucune exception, devait être mise sur le pied de guerre (armement, munitions, cartes, plus provisions avec bidon plein). Les 12 sections et les cavaliers se sont mis en place rapidement. Nos instructeurs nous ont passé en revue avec gravité et sans commentaire. Dans l'ordre habituel de notre formation en rang par trois, j'étais en queue de section et j'avais donc une faible vision des mouvements de la caserne.

Renfermé dans mes pensées, je suis encore incapable de dire si la promotion de nos bazars avait été mobilisée. Les détachés avaient rejoint nos rangs. J'ignore encore si les autres écoles de sous-officiers avaient été également mobilisées.

Je dois dire que beaucoup de suppositions se bousculaient dans mon cerveau. Un silence pesant régnait sur notre formation. Seule, notre promotion avait été désignée pour faire barrage dans la vallée du Rhône :

- soit, elle devait se diriger rapidement vers un coin des Alpes préparé secrètement, - soit, notre promotion pouvait, avec les honneurs, être transférée dans un camp allemand, comme otage, pour freiner les désordres éventuels du démembrement de l'armée.

Finalement, après plus d'une heure, les rangs ont été rompus, mais j'ignore encore la raison de cette mobilisation non commentée. Par la suite, en fin 1945, j'avais eu l'occasion de connaître la vérité auprès du Commandant De Tarlé ou de l'adjoint de notre chef de bataillon. Je n'ai pas osé.

Le mardi matin suivant notre mobilisation avortée, nous avons repris les occupations prévues dans notre emploi du temps. Vers 10 heures, ma section bénéficiait de son tour des douches collectives. Celles-ci se trouvaient dans le bâtiment donnant sur la rue près du poste de police. Nous avons

nettement entendu le bruit provoqué par le passage des chars. Nous avons su dès le jour même qu'un contingent de l'armée de Rommel, en route pour la Libye, avait été détourné pour encercler notre caserne.

NOTRE CLAUSTRATION DANS LA CASERNE

Dans l'après-midi de ce mardi, nous avons appris par une circulaire que notre promotion devait rester enfermée dans la caserne, mais pratiquement à l'intérieur de ses propres locaux. Nous devons, à tour de rôle, assurer la garde au poste de police en commun avec les soldats allemands. J'ai été de garde une seule fois par une nuit glaciale. Je me tenais en permanence à une vingtaine de mètres de la sentinelle allemande. Nous disposions à l'intérieur du poste de deux salles de repos.

Nous avons ainsi vécu plusieurs semaines, isolés du monde extérieur. La visite de nos instructeurs était brève et sans commentaire pour nous rassurer. J'ai pu lire quelques journaux lancés par des Aixois par-dessus le mur derrière notre bâtiment.

A la fin de la 1^{ère} semaine de notre enfermement, nous avons appris la formation du premier régiment de France. Le capitaine De Tarlé en prenait le commandement et quittait donc notre compagnie, accompagné par le Major de notre promotion. Ce régiment devait occuper des garnisons en bordure de l'ex -zone libre.

La semaine suivante, toute notre promotion devait rendre son armement et certains camarades de ma section ont profité de ce court délai pour limer leur arme. Nous étions toujours sans nouvelles du sort réservé à notre promotion. Par contre, nous savions que l'armée d'armistice avait été dissoute intégralement.

Sans aucune cérémonie, je pense que les élèves de l'école de sous-officiers avaient tous quitté notre caserne. J'ignore à quelle date et dans quelles conditions la promotion « Croix de Provence » a été libérée.

Au début de décembre, des volontaires ont été sollicités pour sortir les nombreux chevaux de notre caserne. Je me souviens des glissades provoquées par le gel des rues et des routes car j'ai eu l'occasion de faire une longue sortie dans la journée en direction des bords de la Durance.

J'ai eu l'impression et non la certitude que notre promotion était la seule unité présente dans la caserne. Chaque semaine, le nom de l'officier de garde était communiqué. Je ne voyais pas de mouvements dans le bâtiment de l'administration.

Sans aucune explication, nous avons eu, vers la mi-décembre, pour toute notre promotion, l'autorisation de quitter Aix, revêtus de notre uniforme, sabre compris, après avoir rempli un formulaire donnant notre adresse de repli (pour moi, le logis familial). Je ne me souviens plus comment s'est effectué le passage de 300 St Cyriens au poste de police allemand.

J'ai couché à Marseille pour réfléchir et pour éviter le train de nuit. Avant de rejoindre ma famille je désirais chercher du travail.

LES EVENEMENTS PENDANT NOTRE SEJOUR A AIX EN PROVENCE

- L'entrée de Montoire : par la suite, la situation politique n'était pas commentée.
- Dès le mois de novembre 1941, les déboires de l'armée allemande, bottes en caoutchouc et échec de la prise de Moscou, étaient publiés.
- La guerre de Libye dans les Balkans.
- La grande avancée vers l'est des troupes allemandes en 1942.
- L'arrivée de cette armée sur la Volga.
- L'attaque japonaise sur Pearl Harbour en décembre 1941.
- Le débarquement au Maghreb.

IMPORTANT

Vers la fin janvier 1943, notre école est restée en contact avec notre promotion, avec l'annonce pour l'ensemble de celle-ci de notre promotion au grade de sous lieutenant et notre placement en non-activité avec rémunération.

Par ce même courrier, nous avons communication de l'adresse parisienne pour choisir une grande école ou entrer dans une faculté.

Dans un court récit, j'ai déjà parlé de mon très bref passage à HEC.

MESSAGE PERSONNEL

Ce message concerne les 3 promotions ayant séjourné en Provence. Au cours des années 1947/1948, il a été question dans la presse du choix de l'implantation de notre école. Certains préconisaient un retour obligatoire dans la région parisienne pour conserver son prestige. D'autres prônaient l'extension du Camp de Coëtquidan (éloignement, temps pluvieux, absence de gare). Je pense que certains voulaient utiliser les écoles en Algérie car elles avaient donné de bons résultats.

J'ai noté que notre présence en Provence avait été volontairement ignorée. En raison de la perte de mes proches camarades, Pierre Braud et Brague et bien d'autres, j'ai été très choqué.

Ce message n'est pas destiné à réveiller une polémique très ancienne, mais le souvenir du lieutenant instructeur de notre promotion, héros du plateau des Glières, restera.....

2 - L'AGONIE DES CHANTIERS DE JEUNESSE

-=-=-=-=-=-

Je rappelle que je suis arrivé aux Chantiers de Jeunesse, fondés par le Général de la Porte du Theil, à mi-mai 1943, suite à la convocation reçue pour le STO et à l'atmosphère trouble régnant à Paris (contrôles et rafles).

Le début de mon séjour à Calvinet a été marqué :

- par la fabrication du charbon de bois, indispensable pour le fonctionnement des gazogènes,
- par le sulfatage des vignes dans le haut du département du Gard,
- par les vendanges dans le sud de l'Hérault à Olonzac (capitale du vin du Minervois).

Les jeunes arrivaient aux Chantiers de Jeunesse en raison d'un recrutement obligatoire. J'ai eu l'impression que les présents voulaient échapper à la fois au STO et à l'entrée dans les divers maquis.

La suite de mon séjour a été occupée par les convocations pour une préparation à l'entrée de l'unique École des Cadres. J'ai dû d'abord rejoindre seul la ville de Montpellier. En compagnie de divers candidats, j'ai été reçu par des cadres (hauts gradés), pour connaître notre motivation. La principale épreuve a été, au dessert, de déguster du vrai fromage envahi de vers blancs.

Pour participer aux épreuves physiques, nous étions logés à Chamalières, dans le séminaire du Puy de Dôme. Nous avons eu droit à une visite de l'usine de Michelin en insistant sur le rôle social de sa direction. J'ai couru sur le stade de l'A.S. Montferrandaise. Un chrono faible sur le 400 mètres était éliminatoire. Le dimanche, j'ai assisté à une rencontre de football entre l'Auvergne et la Lorraine. Ce genre de match a disparu avec le régime de Vichy.

A la mi-octobre 1943, j'ai rejoint Bourg-Lastic (Puy de Dôme). De la gare à l'École, il y avait environ 6 km. Avec mon barda, je suis arrivé à l'École sise sur un petit plateau. Aucune clôture ne marquait l'entrée du camp. Les seuls bâtiments étaient ceux (classiques) d'un camp militaire. Nous logions dans des dortoirs ; les cadres de l'École avaient droit à un bâtiment séparé, à un seul niveau, et contenant quelques cellules. Par contre, nous avions droit à une très belle vue sur le Puy de Sancy, déjà enneigé.

L'École des Cadres avait une petite centaine d'élèves, répartie entre des sections pratiquement indépendantes. Notre chef était un alsacien de culture protestante et d'une apparence très rigide. Le chauffage était assuré par un poêle à bois. Mon lit était tout près...

Au fond du dortoir, il y avait une grande table. Celle-ci servait de support à des brochures, des documents très divers et à des piles de livres, dont plusieurs, écrits par le Colonel de Gaulle. Ce dernier, devenu Général, était un adversaire déterminé du régime de Vichy.

Lors de nos rares moments de loisirs, j'ai pu constater que la lecture mise à notre disposition était de très haut niveau intellectuel, principalement la documentation fournie par les Dominicains et par l'École sise à Vizille près de Grenoble.

Notre activité physique était intense :

- décrassage matinal,
- gymnastique (mouvements, sauts divers, courses sur un pied (etc...) réglée par des moniteurs officiels,
- initiation à des sports (3 séances de boxe), matchs de rugby,
- promenades à cheval et apprentissage des petits sauts,
- par des gardes forestiers : connaissance des arbres et leur abattage à la cognée,
- scieurs de long pour assurer notre chauffage,
- initiation à la menuiserie (tenon, mortaise, échecs).

En plus, nous avions droit à des conférences de professeurs de la faculté de Clermont, à des concerts et même à un orchestre de chambre. A ma grande surprise, j'ai constaté, lors d'exercices dans les vallées, que notre chef de section employait des mots que nous avions connus par notre instructeur à St Cyr. En apercevant le livre de chevet de notre chef, j'ai compris que nous effectuions les instructions de l'école des chefs de section (lieutenant ou adjudant-chef), suivies à St Cyr. Nous avions droit, à Bourg Lastic, à des initiations à l'orientation et à la lecture des cartes d'État Major. Tout cela était fait sans déclaration préliminaire.

A la mi-novembre 1943, nous avons eu la surprise d'avoir la visite de l'un des meilleurs instructeurs de St Cyr (le seul non St Cyrien). Il a pu réunir les sept élèves (dont Albert....et le fils du vaincu en mai 40), issus de ma promotion. Il a fait le point sur la situation militaire et il a parlé de l'arrestation de Jean Moulin. Sa venue était organisée dans le but de nous recruter, avec pour objectif unique de créer une force pour combattre l'arrivée au pouvoir des communistes qui régnaient sur les maquis de notre région.

A tour de rôle, nous devions assurer des fonctions de surveillance de la cuisine, du réfectoire et du contrôle des réserves alimentaires, essentiellement constituées des anciens stocks de l'armée : tous les féculents, pois cassés et pois chiches, haricots secs, lentilles etc... J'ai dû, une seule fois, passer la nuit entière auprès des chevaux. Ma dernière fonction a été, en compagnie de trois camarades, d'assurer le couvert et le service de table de l'encadrement. Je suis tombé sur la réception, à l'École, du Général de la Porte du Theil et d'une partie de son Etat Major. Ils ont parlé librement devant moi.

C'était vers le 18 décembre 1943, et puis nous avons appris son arrestation par la Gestapo. En 1945, j'ai su qu'il avait été déporté à Signaninem, en compagnie d'autres ministres de Vichy.

Notre commandant de l'École des Cadres était un ancien professeur de l'École, très connue, de Verneuil-sur-Avre. Il ne participait pas aux exercices journaliers, sauf les concerts. Dans un petit

amphithéâtre, il réunissait les élèves pour leur remonter le moral ou pour organiser des épreuves : lecture très rapide, questionnaire sur les exercices effectués etc... Il a reçu dans sa petite cellule tous les élèves à tour de rôle.

Cet entretien individuel, durant environ ½ heure, était le premier de ce genre et n'était pas appliqué dans les anciennes écoles fréquentées. La dernière réunion, vers le 20 décembre 1943, était consacrée à ses rapports difficiles avec le maquis du secteur, composé principalement d'Espagnols ayant fui le régime de Franco. Solennellement, il nous a garanti notre avenir proche, bien que non inscrit à Londres nominativement.

Cette ultime réunion suivait de près l'annonce de la déportation du Général de la Porte du Theil. Par la suite, je n'ai jamais eu de nouvelles de notre dynamique commandant et je ne sais pas de quelle façon, il a disparu. Lors de la très grande réduction des effectifs des officiers en février 1946, mes observations sur l'École des Cadres de Bourg Lastic n'ont pas été retenues.

Début de la lente agonie de l'École :

Nous avons pu partir en vacances de Noël 1943, vêtus de notre tenue verte, avec sa grande cape. A l'aller et au retour, il fallait passer par Clermont, Paris-Austerlitz, Nantes en empruntant des trains archi bondés, même de nuit.

Le 3 janvier 1944, nous avons été reçus à l'École des Cadres par notre chef de section (le toujours protestant alsacien rigide). Le camp paraissait désert et sans activité. Notre chef nous a expliqué que le maquis espagnol s'était emparé de la majeure partie des chevaux et de la camionnette servant au ravitaillement. Nous n'avons pas regagné notre dortoir et avons dû repartir immédiatement vers notre domicile avec l'objectif de revenir, ici, mais en civil.

Je suis arrivé au camp le 6 ou le 7 janvier. Notre chef a réuni la dizaine de mes camarades en civil. Déçu par la perte de nombreux élèves, il nous a payé le chemin de fer Bourg Lastic/Clermont Ferrand/St Etienne. Nous couchions à l'hôtel, en centre-ville, et nos repas étaient réglés. Nous n'avions aucune idée sur notre présence dans cette ville toute en longueur.

Nous avons pu visiter, un après-midi, une mine d'extraction de charbon, en pleine activité. C'était ma première descente au fond de la mine par un ascenseur impressionnant. En groupe, nous avons cheminé dans une galerie pour arriver à l'endroit de l'extraction du charbon. Mais l'après-midi, dans cette mine la plus profonde de St Etienne, le travail consistait au nettoyage du chantier et surtout au boisage de cette partie de la galerie. Les ouvriers étaient en grande majorité polonais. Un français nous a fait voir l'écurie dans laquelle les vigoureux percheros ne quittaient la mine, qu'une fois morts.

Le dimanche, nous sommes retournés au stade de St Etienne. Notre tourisme a été de courte durée et notre chef de section, devenu plus aimable, nous a conduits par le rail à Givors, petite ville industrielle du Rhône. Il nous a conduits en haut de la ville, près d'un bâtiment sans étage (une partie des vitres avait été brisée) servant de dépôt, sans aucune garde. A notre grande

surprise, notre chef a désigné six camarades (dont moi) pour héberger dans cet entrepôt non chauffé et il nous a précisé que nous devions nous présenter le lendemain matin au bureau d'embauche situé à une quarantaine de mètres. Sans explication sur ce travail imprévu, il nous a quittés en amenant les 4 camarades restants. Nous devions assurer notre nourriture.... Il reviendrait nous chercher, sans préciser la date.

Les formalités d'embauche ont été brèves (horaire, casque et treillis). Dans cette grande usine, nous avons été dispersés et j'ai été affecté au contrôle de la dureté des bouteilles de gaz (conduite des voitures). Il m'a semblé que la majorité des ouvriers fabriquaient des obus pour la Werchmart.

Je me suis servi d'un appareil muni d'un fort aimant pour la manipulation des bouteilles. Mes collègues de travail étaient étrangers. Le 4^e jour, un contremaître français est venu contrôler mon travail et m'a désigné comme chef d'équipe pour le tri des bouteilles suivant la largeur de la trace de la bille. Je n'ai pas eu d'ennui dans mon travail. Pour manger, nous prenions notre dîner dans un petit restaurant ouvrier de la ville en nous munissant de provisions pour le repas du lendemain midi. Le plus difficile, pour moi, c'était la lessive....

Comme dans toutes les usines, nous passions à tour de rôle devant le bureau d'embauche pour signer le reçu de l'enveloppe en espèces. Après contrôle, je n'ai constaté aucune retenue pour l'occupation du bâtiment glacial et le prêt du treillis.

Pendant mon bref séjour dans cette usine (4 semaines), j'ai eu le temps de me poser de multiples questions :

- quel était le pourquoi de ce travail en usine,
- contact avec le monde ouvrier,
- planque pour nous éviter le STO,
- devons-nous fournir un compte-rendu sur l'usine et son personnel etc. ?

Notre chef de section (je ne me souviens plus si celui-ci était en civil ou en tenue des gradés des Chantiers) nous a donné pour fin février 1944 un rendez-vous, avec, cette fois-ci, la tenue normale des assistants des Chantiers (grand béret et cape), et à chaque fois sans donner aucune explication sur notre avenir. J'ai donc fait en chemin de fer Givors/St Etienne/ Paris (gare d'Austerlitz)/Nantes, puis après quelques jours de repos à la Sermonière, j'ai repris le train pour Nantes/Bordeaux/Pau/Tarbes. Je suis arrivé trop tard à cette dernière gare et je me suis présenté à l'hôtel en face. Celui-ci, de belle allure était réquisitionné par les Allemands. La personne de garde m'a conduit dans un petit réduit avec, comme cloison, un lourd rideau. Lors de mon réveil, j'ai constaté que mon lit était installé dans une rotonde, séparée du couloir par le rideau. Le petit déjeuner était copieux, grâce aux réquisitions.

Toujours sans connaître la raison de ma présence dans cette ville, j'ai rejoint la caserne du rendez-vous. Notre chef de section n'était plus seul et au lieu de la dizaine de camarades, nous

étions plus de trente. Nous avons eu droit à la visite de l'important Arsenal de Tarbes. Lors de notre visite, j'ai constaté que de nombreuses douilles de cartouches étaient mises au rebut. Le métal était de mauvaise qualité. Le personnel (surtout féminin) devait sans doute rejeter le maximum de cartouches.

A notre sortie de l'important Arsenal, notre chef de section s'était évaporé sans nous dire « adieu », ni laisser d'écrit pour nous diriger vers un but. A aucun moment, il n'a communiqué des nouvelles de son chef si dynamique. Je crois que celui-ci est mort dans des circonstances inconnues. Beaucoup plus tard, j'ai revu mon camarade Albert (même chambre à St Cyr et à Bourg Lastic) sans avoir d'autres informations.

Notre chef de section a été tué en Alsace durant la terrible campagne d'hiver en tant qu'officier de l'Armée de Lattre de Tassigny.

Nous avons profité de notre temps libre pour visiter, à partir de Tarbes, les villes de Lourdes et de Pau et pour prendre les vacances de Pâques 1944. Nous avons enfin reçu l'ordre de nous rendre à Toulouse dans un baraquement près de l'Aéroport. Là bas, j'ai eu des échos du bombardement du Centre de Nantes. Nous étions très mal logés (chaleur et beaucoup de puces). Nous étions près d'une trentaine : les élèves de la 1^{ère} année de l'École des Cadres des Chantiers de Jeunesse. Il me restait un seul camarade de ma section. J'ai été invité pour une journée dans sa famille à Bordeaux et j'ai été très intimidé par ses parents fréquentant la haute société de la capitale du vin.

Nous étions désespérés. Nous sommes restés sans voir la personne qui nous donnait des ordres, nous faisait suivre notre courrier, nous recommandait de faire parvenir notre déclaration fiscale à la Bourboule. En résumé, il était un peu l'ange gardien du petit groupe.

Le 26 avril 1944, j'ai reçu une lettre à en-tête des Chantiers de Jeunesse me signifiant mon licenciement (c'était mon 2^{ème} décembre 1942). J'ai pris le train Toulouse/Clermont semi-rapide – arrêt tous les 20 km – dont deux heures à Villefranche de Rouergue. Cette ville vaut bien une visite.

En raison de nombreux arrêts, le train était terminus à Capdenac, nœud ferroviaire d'Aveyron en direction de Rodez. Il était tard : la plupart des hôtels étaient « complet ». J'étais en tenue des Chantiers et une patronne a bien voulu me louer une petite chambre à la literie très ancienne. Après une rapide soupe, je me suis endormi très vite. A mon réveil, à ma grande surprise, j'ai trouvé, à côté de moi, un homme d'une quarantaine d'années. Il s'est bien excusé de sa présence. La patronne de l'hôtel avait eu pitié d'un ecclésiastique. Dans la période très troublée, j'ai hésité à croire que c'était un vrai prêtre. Il a été très aimable, mais sans me dire la raison de son déplacement en pleine nuit. La patronne est arrivée en apportant le petit déjeuner pour nous deux.

Dans la matinée, j'ai repris le train en direction de Murat, dans le Cantal, près du tunnel de Lioran. Au cours du trajet, dans une partie très encaissée, le train a fait un arrêt brutal. Après

un certain temps, tous les voyageurs ont reçu l'ordre de quitter le train en emportant leurs bagages. Les familles avec enfants étaient lourdement chargées et progressaient lentement. La rumeur m'apprit que la voie avait sauté, suite à une action des maquisards. Il m'a semblé que les cheminots étaient habitués à ce genre d'action car un 2^{ème} train nous attendait. Je suis arrivé très tard à Murat (siège d'un groupement des Chantiers de Jeunesse).

J'étais le seul des élèves de l'École des Cadres ayant reçu la convocation en ce lieu ; enfin, j'allais savoir la cause de mon licenciement. Très déçu, j'ai été guidé vers une maison en dehors de ce gros bourg de montagne. Je n'avais pas le droit de rejoindre l'État Major du Groupement. J'ai dû rendre les vêtements des Chantiers et en compensation, j'ai reçu un habit civil. J'ai réclamé quelque chose à manger, et en déclenchant une évidente gêne, j'ai eu droit à un peu de saucisson et de fromage. J'ai été hébergé pour une seule nuit dans un réduit, et en guise de lecture, j'ai eu une vie passionnante de Lénine.

Le 30 avril 1944, après avoir perçu le solde définitif de mon traitement d'assistant des Chantiers de Jeunesse, je me suis trouvé sur la route menant de Murat au Puy Mary, puis Salers, très désemparé. Quoi faire ? Où me diriger ? Je me suis rendu compte que ma situation était une lamentable répétition :

- 14 juin 1940 : fin du Prytanée de la Flèche,
- Décembre 1942 : départ de St Cyr replié à Aix en Provence,
- Mai 1943 : fin d'HEC, STO, rafles,
- 29 avril 1944 : fin de l'École des Cadres.

Je commençais à regretter de ne pas avoir suivi le capitaine Gengent à la suite de sa visite à l'École des Cadres en novembre 1943. En plus, j'ai su que mes deux amis Roland Clée et André Roux avaient quitté les Chantiers de Jeunesse pour le maquis. Mon troisième ami, du quatuor des parties de cartes à jouer, était sous-lieutenant des Tirailleurs Marocains à Cassino pour la reconquête de l'Italie.

Je voulais éviter de retourner chez mes parents sans avoir résolu mes problèmes. Je me suis dirigé vers la gare de Murat sans connaître où me rendre. Stupéfait devant mon hésitation, l'employé a entendu Vichy (Allier). Dans ma tête, j'étais toujours sous-lieutenant en non-activité et l'Etat Major de l'Armée d'Armistice était en partie responsable de ma situation.

J'ai donc rejoint le samedi 30 avril 1944 la ville du Ministère de la Défense après un long arrêt pour changement de train à Clermont-Ferrand. Cette dernière ville m'avait accueilli fin septembre 1933 pour entrer aux Enfants de Troupe, mais cette fois-ci, j'étais dans ma 24^{ème} année avec un moral bien atteint.

Comme dans les gares précédentes, je suis arrivé tard à Vichy. Je me suis renseigné dans les rares hôtels ouverts au public, mais j'ai dû reprendre le chemin de la gare de Vichy, où des

possibilités d'hébergement existaient. J'ai eu droit à une cabine d'un wagon lit qui devait souvent stationner sur une voie peu utilisée. J'ai utilisé la couchette du bas.

Au matin du 1^{er} mai 1944, après une bonne nuit, j'ai entendu du bruit provenant de la couchette supérieure. Un très jeune milicien a bondi près de moi. Très poliment, il s'est excusé de sa présence. Très vite, je me suis rendu compte que ce jeune homme voulait parler. Il avait un peu honte de son uniforme car la réputation de la Milice de Déat était mauvaise (nombreuses arrestations après diverses exactions). Un peu perdu, sans métier, il avait adhéré sans partager toutes les idées de ses camarades. Sans me poser de questions, il m'a mis en garde sur les méthodes utilisées par ses chefs pour dénicher les Juifs, les maquisards et tous les ennemis du régime de Vichy.

Vers onze heures, j'ai regagné le centre commerçant. Il était désert le dimanche. Il y avait un peu d'animation à la grande Station Thermale, célèbre dans le monde entier. A midi, je me suis retrouvé dans la grande rue où étaient situés les nombreux hôtels ministériels. J'ai aperçu de près le maréchal Pétain...

Très gêné, je me suis reculé ayant peur d'être interpellé et d'avoir à justifier ma présence à Vichy. Le maréchal marchait d'un pas très lent au milieu de l'avenue. Les vivats étaient rares et le maréchal saluait les personnes figées sur le vaste trottoir.

Nous étions le dimanche 1^{er} mai 1944....

A peine un an après mon arrivée à l'État Major des Chantiers de Châtel Guyon (Puy de Dôme), je clos mon récit en rappelant que l'année a été bien remplie :

- Mon premier commandement réel : nombreux voyages en train,
- Des initiations très diverses : usine, cognée, gants de boxe, équitation, musique, menuiserie, etc....

Les Chantiers de Jeunesse ne laissent aucune place dans la mémoire des gens en raison du contexte du régime de Vichy.

3 - PERIODE D'AOÛT 1944 A JANVIER 1945

- La poche de Saint Nazaire -

MA REINTEGRATION DANS L'ARMEE :

Au mois d'août 1944, je me suis rendu à l'ancienne École des aveugles et sourds-muets sise au sud de Nantes sur les bords de la Sèvre pour me présenter en tenue de sous-lieutenant (conservé après la dissolution retardée en décembre 1942 de l'École Militaire de St Cyr), au chef du groupe résidant dans l'école des aveugles. Il a été surpris de ma présence. J'ai été interrogé et j'ai présenté mon papier, délivré en janvier 1943, précisant ma nomination de sous-lieutenant et ma mise en non-activité.

J'ai été intégré au groupe comme assistant au chef. Ce groupe gérait un rassemblement de prisonniers allemands oubliés de la Wermacht, lors de son repli, ou déserteurs de fraîche date. Ma première mission a été de récupérer des allemands restés dans l'île de Noirmoutier.

L'un de ces prisonniers était capitaine de réserve non nazi. Ancien virtuose du piano, il donnait des concerts aux membres de mon groupe. Au bout de quelques jours, j'ai été convoqué par un intendant de l'armée pour me remettre un chèque, en main propre, de 2 millions de francs pour les besoins du service. J'étais responsable du bon usage de la somme versée.

J'ignore comment ce chèque parvenait dans les services avant mon arrivée. L'administration fonctionnait : tant mieux !

Un jour, peu après le repas de midi, j'ai entendu un coup de feu : j'ai constaté qu'un prisonnier allemand était blessé. J'ai demandé l'arrêt du feu et calmement j'ai dirigé la victime vers l'hôpital St Jacques tout près de notre cantonnement ; il a été pris en charge aussitôt. Un interne voulait me montrer un cas spécial : un jeune homme de mon groupe de 16 ans, dans un état éthylique très violent. Il fallait plusieurs personnes pour le maîtriser.

En revenant, j'ai su que le tireur avait fait le serment de tuer un allemand pour venger les déportés de sa famille.

Vers la fin du mois de septembre 1944, notre groupe a reçu l'ordre de se rendre, sans délai, à la caserne du 65^{ème} régiment d'infanterie bien connu des nantais. J'ai recherché mon chef de groupe pour lui remettre les clefs du bâtiment. Il était absent et personne ne savait où il se trouvait. J'ai joint son adjoint, avec lequel j'avais sympathisé, pour lui remettre les clefs, et j'ai mis un peu d'ordre dans le bureau. Les prisonniers allemands avaient été transférés dans un autre camp à l'est de la région nantaise.

J'ai réuni l'ensemble des hommes en expliquant la raison de notre départ. Les bagages ont pris place dans le petit camion du groupe. J'ai embarqué les soldats présents qui n'étaient pas très

nombreux (fuite ou méfiance), et j'ai pris la tête du groupe réparti par rangs de 4 avec un écart important entre les rangs. Nous avons, ainsi, regagné la caserne en silence. A notre arrivée des responsables, sans cérémonie, ont pris en charge l'ensemble des hommes. Un sous-officier m'a dirigé vers un local séparé de la caserne principale. Je devais attendre d'être vacciné : j'avais subi plusieurs séries de vaccins depuis mon entrée dans l'armée en 1933.

Nous étions libres de nos mouvements et nous pouvions coucher à l'extérieur. Le domicile de mes parents étant assez loin et les transports incertains, j'ai profité de l'hôtel Central près de la place Royale. Je n'aimais pas l'ambiance de ce local où les officiers, en attente d'affectation, s'ennuyaient. Parmi ceux-ci se trouvait un camarade de ma promotion. Il m'a indiqué que je pourrais obtenir, après 2 ans, le grade de lieutenant.

J'ai enfin reçu l'ordre écrit de me rendre à Cordemais dans la grande banlieue au nord-ouest de Nantes. Cette bourgade était animée par la présence de soldats, tous issus de groupes de résistance, anciens ou plutôt très récents, mais uniquement des volontaires.

J'ai rejoint un petit groupe formé de volontaires commandés par une personne portant un nom d'emprunt, mais il avait une certaine présence et savait bien organiser le groupe. Son bureau servait de cantonnement : il s'agissait d'une maison bourgeoise pillée par les allemands, lors de leur retraite de la poche de St Nazaire.

Le lendemain, un homme du groupe a été désigné pour me faire connaître la ligne du front occupée par des soldats, qui avaient aménagé des postes de surveillance permanents. Devant ces soldats s'étendait une vaste prairie, en apparence déserte. Au loin, j'apercevais un petit château souvent visité. Mon nouveau groupe n'avait pas eu de contact récent avec les allemands de la poche.

Par la presse de format très réduit, je suivais les pourparlers entre les autorités nantaises et les chefs allemands de la poche pour résoudre les nombreux problèmes humanitaires (évacuation des blessés, fourniture de médicaments, etc....).

Mon chef était souvent absent : il se rendait à des réunions dont j'ignorais le but. Je m'ennuyais car je n'avais aucun rôle. Fin novembre, j'ai reçu un nouvel ordre : je devais me rendre immédiatement sur la rive gauche de la Loire dans le canton de Machecoul.

J'ai été bien reçu par le chef de bataillon portant les 4 galons réglementaires. J'ai été surpris par le grand nombre d'officiers mangeant au mess improvisé. Ils avaient tous des galons (3 ou 4) mis récemment. J'étais le seul lieutenant. ...Le responsable m'a chargé de donner un début d'instruction militaire à tous ces officiers de grade supérieur.

Ces gradés étaient des gens corrects, anciens commerçants ou notables. Nous avons fait des marches vers les groupes du secteur. J'ai informé mes élèves sur l'organisation d'une compagnie (groupe, section, bureau, etc...)

Lors de mes visites, j'ai constaté que les petits groupes installés sur la ligne de front de la poche, recevaient de la nourriture américaine. Pour moi, une grosse boîte a été ouverte : il devait s'agir d'une graisse exotique non mangeable. En ville, les stocks de nourriture américaine faisaient l'objet de troc en raison des restrictions de cette époque.

Je logeais dans un petit pavillon habité par un couple âgé et j'étais très gâté : petit déjeuner, lavage de linge, etc. J'ai été très intéressé par des récits vrais ou modifiés par des rescapés de la véritable résistance.

En décembre 1944, les allemands de la poche se sont manifestés par des avancées et par des tirs. Par la suite, j'ai fait le rapprochement avec la percée de Bastogne et des Ardennes. Mes camarades de promotion, Roland Clée et André Proux, m'ont raconté leurs exploits respectifs dans les poches très actives de Royan et de la Rochelle.

MES OBSERVATIONS SUR LA FIN DE L'ANNEE 1944

Dans la région nantaise, la situation était difficile en raison de la présence de la poche de St Nazaire et de son port.

Les ponts, sur la Loire, n'étaient pas réparés, à l'exception du pont de chemin de fer en direction de Pornic. Les produits alimentaires manquaient. La paysannerie souffrait du manque de main-d'œuvre : prisonniers, STO. L'électricité était absente dans les campagnes ; le pétrole faisait l'objet d'un troc important.

J'ai pu constater que les groupes de résistants souffraient d'un encadrement inefficace. L'armée d'active était toujours dans les Stalags et Oflags.

La situation allait changer : des volontaires rejoignaient l'Armée commandée par de Lattre de Tassigny dans le Doubs et des jeunes de Triel ont fait partie de ce mouvement.

L'intégration des mouvements de résistants dans les 2 armées (Leclerc et de Lattre de Tassigny) posait des problèmes de hiérarchie.

Je peux donner un exemple. Il s'agit du cas de mon camarade Roland Clée : libéré de la poche de Royan, il a regagné le front de Lorraine en fin décembre 1944. Suite à ses exploits connus en Dordogne (des livres racontent les faits marquants : attaque d'un train, et ses rapports avec Malraux), il portait ses 4 galons amplement mérités. Il a préféré quitter l'armée pour ne pas être dégradé, a rejoint la localité de Montpont sur l'Isle où il était le héros de cette ville.

Le Général de Gaulle avait à résoudre un problème plus important : le désarmement des groupes de résistants.

RESUME DE LA FIN DE L'ANNEE 1944

- 1 – Stage à l'École des Aveugles, à proximité de l'hôpital St Jacques, qui a été épargné par les bombardements.
- 2 – Regroupement à la caserne d'infanterie (le G-5)
- 3 – Séjour sur ligne NE de la poche de St Nazaire.
- 4- Séjour à Machecoul sans attribution précise.

4 - PERIODE DE FEVRIER A OCTOBRE 1945

NOUVELLE AFFECTATION

-=-=-=-=-=-

Fin janvier 1945, j'ai reçu l'ordre de me rendre sur le champ à la caserne de la ville de Fontenay le Comte, située au sud du département de la Vendée.

Je savais que le pont très important sur la Loire qui permettait les liaisons ferroviaires vers la Rochelle et Poitiers, n'était pas réparé. Je me suis donc rendu à la gare de Pont Rousseau (Rezé rive gauche) et le 1^{er} février, j'ai pris l'unique train en direction de Fontenay le Comte avec un seul changement. J'ai traversé les parties ouest de la Loire Atlantique et de la Vendée. Parti à 7 heures, je suis arrivé vers 16 heures à destination.

Je me suis dirigé vers le poste de police et le préposé m'a dit que je trouverais le commandant à l'hôtel de la gare où il logeait. Il était gêné de ma présence car plusieurs officiers étaient récemment arrivés dans sa garnison. L'hôtel de la gare étant complet, un sous-officier m'a remis un bon de réquisition pour une chambre dans un pavillon de la grande rue. L'accueil a été froid, mais correct.

Le mess des officiers était dans ce café-hôtel de la gare. Le soir, j'ai aperçu un de mes camarades de promotion. Ce dernier a rejoint une autre affectation peu de temps après notre rencontre. Le lendemain, j'ai été reçu par le commandant. J'étais affecté à l'approvisionnement de la caserne en légumes frais ou poissons. Je disposais d'un chauffeur de Dodge. J'ignorais l'effectif à nourrir, mon budget ou les formalités légales. Par ouï-dire, je savais que ce poste était dangereux, en raison de malversations multiples. En plus, il fallait une chambre froide et savoir de quelle manière, la caserne était reliée à l'intendance. En attendant des renseignements, j'ai visité la halle du marché, les commerçants de la rue des Loges. Je suis même allé aux Sables d'Olonne, un après-midi, mais la criée avait eu lieu le matin.

Je me suis rendu compte que la caserne devait être ouverte aux groupes de résistance depuis peu de temps. Son nouveau rôle était officiellement d'améliorer leur formation. J'ai eu l'occasion de voir de près l'arrivée de l'un de ces groupes. D'après les galons, l'encadrement était pléthorique, et la majorité des soldats avait des galons de sergent ou de sergent-chef. J'ai compté deux hommes non gradés. Je précise que le secteur Mervent/Vouneuil était le lieu de nombreux actes de résistance. Le grade avait conservé un réel prestige.

Mon rôle d'intendant a été très bref... J'ai passé une très mauvaise nuit en raison d'un mal au ventre très douloureux. Au cours du petit déjeuner à l'hôtel de la gare, j'ai fait part de mon malaise à l'un des deux médecins appartenant à notre centre et celui-ci m'a conseillé de me reposer. Vers 10 heures, il m'a rendu visite et a jugé que je devais me rendre à l'hôpital de Fontenay le Comte, où le responsable avait une excellente réputation. J'ai été examiné très

longuement et sa conclusion a été de me faire passer sur le billard immédiatement. J'ai été prioritaire sur les autres patients, atteints en général d'hernie.

A cette époque, la durée d'hospitalisation était voisine de 15 jours. Les infirmières me mettaient en garde contre les déchirures ventrales. J'ai regagné le domicile familial et à la fin de mon congé, j'ai rejoint Fontenay le Comte. J'ai reçu une nouvelle tenue d'origine canadienne (blouson au lieu de la veste kaki, une paire de chaussures avec une semelle trop plate et sans la place pour le coup de pied).

Ma mission était d'habituer les soldats, ayant le permis voiture, à conduire notre GMC de récupération. Peu de temps après cet emploi délicat, car je n'avais pas le permis de conduire, j'ai reçu cependant l'ordre de me rendre à Blois pour récupérer une jeep. J'ai su ainsi que notre caserne dépendait du Quartier Général de l'Armée de l'Atlantique.

Cette armée que je découvrais était commandée, sauf erreur, par le Général de Larminat qui avait activement participé au débarquement du 15 août 1944. J'ai été reçu par un capitaine dont le bureau était dans une salle de bains du Grand Hôtel de Blois. La baignoire était cachée par une grande planche recouverte de dossiers. Mon aller-retour a été, pour moi, une tournée touristique.

Au cours d'une promenade dans cette jeep, alors que j'étais accompagné par deux jeunes médecins, la voiture a fait une embardée en direction du fossé. Après expertise, il a été constaté que la jeep de Blois avait un châssis faussé. J'ai reçu une autre mission : je devais me rendre en Charente, près de St Jean d'Angély, dans un centre chargé de regrouper les véhicules de récupération (GMC, Dodge, ambulances...) Il fallait éviter au maximum le cannibalisme (prise d'une pièce) sur l'un des véhicules présents. J'ai fait, à l'aide du chef d'atelier, un petit rapport.

J'ai décrit dans un récit précédent la journée du 1^{er} mai 1945. En présence de tous les officiers de la caserne, des cadres venant d'Angleterre nous faisaient un exposé sur les charges creuses. L'exposé a été arrêté par la nouvelle de la reddition de l'Allemagne et par une forte chute de neige.

J'ai reçu une nouvelle mission : faire l'inventaire du matériel stocké dans des petits bâtiments en bordure ouest de la caserne. Un moteur a été remis en état et a pu fonctionner. Par contre, le matériel américain destiné à la mise en route d'un hôpital de campagne avait été saccagé.

La caserne a perdu une grande partie de ses occupants. Les cadres étaient restés et les vacances ont été prises. Le mess a été déplacé en bordure du champ de foire dans un hôtel où j'ai eu la chance de revenir pour de courts séjours.

Le mois d'octobre a été marqué par une suite d'élections (constitution de la 4^e république). J'ai ainsi voté pour la 1^{ère} fois à 25 ans en raison du régime de Vichy.

J'ai eu l'impression et non la certitude que mes divers chefs, depuis août 1944, s'occupaient surtout de leur propre avenir et faire enregistrer leurs droits. Ils négligeaient, par contre, de communiquer par exemple des notes ou observations sur leur personnel.

Je n'avais pas de livret militaire où j'aurais pu enregistrer mes mutations avec les adresses. J'ai perçu, assez régulièrement ma solde au moyen d'enveloppes (sans décompte, ni reçu). Par contre, toute la période décrite a été validée en annuités pour ma retraite.

Mon temps passé dans la ville de Fontenay le Comte a été marqué par la dissolution locale des groupes de résistants, par la fin du conflit Etats Unis/Japon grâce à la bombe atomique, par la reddition de l'Allemagne en mai 1945. La situation en Indochine était mal connue de nous.

Vers la fin d'octobre, j'ai quitté Fontenay le Comte à la suite de la réception d'un ordre de me rendre à une date bien précise à une caserne d'Angers (Maine et Loire) pour prendre en charge un convoi.

5 - MA DERNIERE MUTATION ET FIN DE MA CARRIERE A 25 ANS

NOVEMBRE 1945 A FEVRIER 1946

DESCRIPTION DE MON INSTALLATION :

Suite à l'ordre de mission reçu fin octobre à Fontenay le Comte, je me suis rendu à une caserne d'Angers (Maine et Loire) à la date fixée. Au poste de police, j'ai été reçu par un aspirant et ce dernier m'a indiqué que je devais, en ma qualité de lieutenant, prendre en charge environ 70 St Cyriens de la Promotion « Croix de Provence », soit une faible partie de mes propres « bazards » de 1^{ère} année à l'école d'Aix en Provence. D'après un souvenir très incertain, l'ensemble de cette promotion a dû quitter notre école dans la semaine de novembre 1942, suite à l'arrivée des troupes allemandes encerclant notre caserne et la dissolution de l'armée d'armistice de 100 000 hommes.

L'aspirant, aidé d'un sous-officier, m'a indiqué que notre convoi devait partir le lendemain matin en direction de Tours. Une nouvelle fois, depuis 1944, j'ai dû récupérer ma cantine à la gare d'Angers. Je n'ai pas conservé un seul souvenir de notre voyage et j'ai découvert que j'étais arrivé au camp militaire du Ruchard situé à environ 30 kilomètres au sud-ouest de Tours et faisant partie de la commune d'Avon les Roches (Indre et Loire). J'ai disposé d'une carte d'État Major du secteur.

L'aspirant, j'ai oublié son nom, avait suivi avec succès une formation militaire dans le secteur de Cherchell en Algérie. Il m'a indiqué que ce camp était destiné à rassembler beaucoup de prisonniers de guerre provenant des combats et de la retraite de fin août 1944.

Un colonel commandait toutes les formations militaires de ce camp. Il logeait à l'extérieur du camp, à environ 150 mètres du poste de police dans l'unique et seule maison à l'horizon. Pendant mon séjour, je n'ai pas eu l'occasion d'être reçu par lui.

L'aspirant m'a montré le bureau dont il dépendait et a fait le nécessaire pour aménager ma chambre dans le bâtiment réservé aux officiers. Mon logis était très petit avec un lit très étroit, une petite armoire métallique, un lavabo et un poêle à bois. Visiblement le camp du Ruchard était, avant la guerre de 1914, prévu pour les manœuvres d'été. Les toilettes étaient dans un petit bâtiment en face des chambres.

Notre petit déjeuner était pris dans le seul bureau connu de moi et le mess des officiers était important. J'ai fait connaissance avec le responsable. Fin 1945, les difficultés d'approvisionnement persistaient et le lieutenant avait de graves soucis pour donner aux officiers des repas corrects.

LE BUT ET LA RAISON DE MA DERNIERE MUTATION :

Au bout de quelques jours, j'ai été convoqué dans un bureau où, à ma très grande surprise, j'ai été reçu par le capitaine de Tarlé, le chef réputé de ma compagnie à Aix en Provence (1941/1942). Je rappelle que celui-ci, lors de la dissolution de l'armée en novembre 1942, avait été désigné comme responsable du 1er, et unique, régiment de France. Il avait entraîné avec lui le Major de notre promotion et de ma propre section et il avait été promu pour la circonstance commandant (4 galons).

J'ai conservé un excellent souvenir de mon capitaine. J'avais apprécié sa façon de nous faire accepter la signature de notre serment au Maréchal Pétain. Notre engagement total envers l'armée française primait tout. Dans l'une de ses réunions, il avait insisté sur sa conception d'un ordre : il fallait surtout bien comprendre et surtout surveiller le déroulement de celui-ci.

Mon rôle a été clairement défini : j'étais désigné comme instructeur de la première section des présents de la « Croix de Provence ». Cette fonction m'a paru écrasante, mais je recevais un appui constant de sa part.

Ma section occupait un baraquement assez vaste. Je me suis présenté comme leur instructeur et leur ai précisé que je faisais partie de la promotion « Charles de Foucauld », bien connue de tous.

Parmi mes élèves, j'avais reconnu, sans les distinguer, les jumeaux Prader Niquet. J'avais partagé avec eux, en 1ère année de « corniche » à la Flèche, la même classe et la même chambrée. Je les avais retrouvés à Valence en 1940 après notre évacuation du Prytanée.

J'étais également au courant de leur déportation en Allemagne. Je constatais que ma tâche d'instructeur serait difficile en raison de la proximité de l'âge de ma formation incomplète datant de 4 ans (1941/1945) et des changements profonds dans la conduite des opérations militaires.

PREMIERE MISSION :

J'ai reçu l'ordre de faire participer l'ensemble de la promotion « Croix de Provence » à la cérémonie du 11 novembre 1945 à Langeais (Indre et Loire). La veille, j'ai pu faire dans l'allée centrale du camp un court exercice de pas cadencé. Dans le passé, j'avais effectué beaucoup de défilés, mais jamais en responsable.

Nous avons été bien reçus par la municipalité et par de nombreux anciens combattants. J'ai déjeuné avec le maire et les autorités locales. Les volontaires ont pu, l'après midi, visiter l'imposant château. Notre guide remplissait son rôle à l'ancienne, c'est-à-dire oralement

avec questions et commentaires. Par la suite, j'ai revisité ce même château, mais dans de moins bonnes conditions.

MON ROLE D'INSTRUCTEUR :

Les jours ouvrables, le réveil était fixé à 6 heures 30. J'avais l'obligation d'assurer le débrassage matinal. Il faisait noir et il pleuvait souvent. J'utilisais très souvent l'allée étroite se dirigeant vers le camp de manœuvres.

Je crois avoir organisé une seule revue de détail en souvenir des nombreuses opérations de ce genre à Aix en Provence. Mes hommes n'étaient pas soumis à des corvées, ni à des changements fréquents de tenue. Ils assuraient le nettoyage de leur baraquement.

Pour occuper l'après-midi, je devais choisir à l'avance un lieu d'exercice. Le camp était vaste, donc très pratique. Ma principale responsabilité était de les conduire au pas de tir. Un grand secteur nous était réservé car nous disposions d'une variété de distance. Le commandant De Tarlé effectuait à l'avance les réservations réglementaires et assistait à tous les tirs d'entraînement.

Le camp du Ruchard disposait d'un lieu particulier dit « Le village russe ». Cet endroit réunissait des isbas et surtout un vrai tank était utilisé pour le tournage des actualités allemandes. Je me souvenais, lors de mon séjour à Fontenay le Comte en 1945, avoir eu une conférence sur la charge creuse. J'ai essayé un bazooka de récupération pour un tir sur le tank, mais j'ai eu un retour de flamme et je me suis retrouvé avec les bras et le visage brûlés.

Le commandant a organisé un challenge entre les sections consistant en une marche très rapide sur une dizaine de kilomètres avec harnachement. L'exercice se terminait par un exercice de tir pour les chefs de section.

J'ai eu droit à une véritable remontrance pour une séance d'instruction mal préparée un lundi : j'aurais dû, la veille soit le dimanche, faire une reconnaissance.

Le commandant de Tarlé, en plus d'un bureau à proximité des chambres réservées aux officiers, disposait, près du poste de police, d'un local, servant à la fois de salon, de bureau et de chambre à coucher, muni d'un réchaud. Il a réuni une seule fois les chefs de section pour un pot : il désirait que nous conservions le moral pour surmonter la mauvaise nourriture du mess, le manque de confort, le mauvais temps et l'éloignement de toute ville.

Contrairement à Aix en Provence, notre grand chef ne disposait pas d'un Etat Major abondant : il était seul, sans adjoint. Il devait compléter l'instruction de mes « bazards ». J'ai été désigné comme professeur de topographie.

J'avais bien conservé quelques notions sur les courbes de niveau, sur les échelles, etc..... ; Mais j'étais incapable de faire un croquis (pas de papier, ni de table). J'aurais dû faire appel aux membres doués de ma section pour éclaircir mes notions de topographie.

MES RELATIONS

Ayant sympathisé avec l'aspirant, j'ai demandé si le nom de Pierre Braud, figurant sur le baraquement voisin du mien, était connu de lui. Parfaitement, il avait au cours de sa propre instruction en Algérie été frappé par les circonstances de son décès. Pierre Braud était de la promotion du maréchal Pétain. Il était sorti dans les tous premiers (5ème, je pense) et il avait pu choisir les Tirailleurs Marocains. Il avait donc participé activement à l'assaut final victorieux de la prise du Mont Cassino en Italie.

En mai 1944, avec le reste de sa section, il était stationné près de Rome. Au cours d'une inspection, il a été tué par le tir d'un char Tigre (il était leur seule cible). J'ai pu, averti par la presse, assister à l'hommage solennel rendu par les autorités nantaises en l'église Saint Donatien.

Mon ami, depuis 1933, était fiancé depuis août 1942. Sa famille avait déjà été éprouvée par la mort de son frère (hydrocution dans la Loire). J'étais particulièrement intéressé par sa brève carrière car j'avais partagé toutes ses classes. Il était toujours Prix d'Excellence.

Dans le camp du Ruchard, j'ai été en contact avec l'un de mes anciens de la promotion importante de 1939. Il n'avait aucun rôle connu, mais par ses réflexions sur l'armée et sur l'ensemble des St Cyriens, il me déplaisait. Je pense qu'il était en quarantaine. Il était devenu célèbre en raison de son départ régulier le vendredi soir pour Paris, car il partait avec beaucoup de fromages de la région. Il a dû rejoindre la vie civile au cours du printemps 1946.

Un lieutenant issu de la Résistance vendéenne nommé Aimé Gerbaud avait été désigné comme responsable de la gestion de notre mess. Il était passionné par son rôle essentiel en raison des difficultés alimentaires. Lui aussi partait tous les vendredis vers Paris. Nous avons conservé de très bonnes relations jusqu'à sa mort. Il a été démobilisé également au printemps 1946.

Le dimanche était pénible pour moi. Quelques séances de cinéma ont été organisées en fin d'année le samedi soir pour l'ensemble du camp. J'ai été très surpris par l'ambiance créée par des spectateurs originaires d'Afrique. Lors de certaines séquences, ils devenaient très bruyants et riaient comme des enfants.

Une partie de mon dimanche était consacrée au portage de mon linge au village proche (entre 2 et 3 kilomètres). Mes « bazards » profitaient du lavage collectif et n'avaient pas ce souci. La personne âgée qui s'occupait du lavage de mon linge habitait dans l'une des petites

maisons alignées sur une route prise sur les champs et construite à l'époque de la création du camp du Ruchard avant la guerre de 1914.

Lors de mon trajet de retour, j'ai eu la surprise de rencontrer le jeune lieutenant (ou sous-lieutenant) commandant la 2ème section de la promotion « Croix de Provence ». Nous avions chacun nos responsabilités et je le connaissais peu : il séjournait peu de temps dans notre camp. Aimablement, il m'a prié de l'accompagner à son domicile. J'ai donc rencontré sa jeune épouse, et au cours de la conversation, elle m'a fait part de son isolement dans la semaine, loin du camp et même du petit village d'Avon. A cette époque la paie était faible et j'ai repensé automatiquement au sort réservé aux épouses des officiers (ou sous-officiers), loin de toute agglomération.

UNE VISITE INSOLITE :

Un après-midi de décembre 1945, j'ai été surpris d'être convoqué au poste de police. Debout, j'ai aperçu un commandant très digne. Il s'est présenté comme l'adjoint de notre chef de bataillon, responsable de la promotion « Charles de Foucauld ». Il m'a précisé qu'il était en cours d'inspection et qu'il était fier d'avoir suivi de près notre parcours à Aix en Provence. Il m'a expliqué aussi que sa tâche avait été difficile en raison de la présence d'écoles différentes siégeant dans la même caserne. J'étais très intimidé et je n'ai pas osé poser des questions sur les derniers jours à Aix, alors qu'il avait conservé une liste avec les notes.

J'ai trouvé sa démarche curieuse. Pourquoi me recevoir au poste de police au lieu du bureau de notre capitaine de Tarlé ? Etait-il l'auteur des ordres successifs reçus par moi entre décembre 1944 et février 1946 ?

LE GENERAL DE LATTRE DE TASSIGNY :

Il a été un officier de très grande renommée. Dès notre séjour au camp de la Courtine en juin/juillet 1942, nous avons entendu parler de lui et de son efficacité. Par exemple : la création d'un terrain de sport en 48 heures au printemps 1942.

Sa carrière est connue de tous. Grâce à un voyage fait avec mon ami Roland Clee, nous avons séjourné à Molsheim (Bas Rhin) où notre ami commun Proux habitait depuis peu avec son épouse. Au cours de la conversation, André nous a parlé du camp installé par lui au-dessus de la ville sur un coteau difficile d'accès. Les officiers, en particulier les lieutenants, devaient séjourner en permanence dans le camp. Les permissions du dimanche étaient exceptionnelles. Mon camarade, ainsi que son épouse, trouvaient cette vie très dure, malgré la proximité d'une petite ville agréable.

Peu de temps après, André Proux a fait deux longs séjours en Indochine. En conséquence les relations avec son épouse se sont détériorées. Cette situation des conjoints perdurera très longtemps.

En décembre ou janvier 1946, nous avons appris que le futur Maréchal ferait une inspection dans les 48 heures. J'ai assisté à un très grand nettoyage de tous les bâtiments (rénovation, peinture, rangement etc.) Le jour de son arrivée, j'ai assisté au déballage et à la remise en place des pots de fleurs qui avaient déjà servi lors de son passage à Tours.

Le même matin, j'ai reçu un message curieux. Je devais me tenir obligatoirement loin de la vue du futur Maréchal, sans doute en raison de ma présence à Aix en Provence. Ce jour-là, le mess des officiers m'était interdit.

J'ai donc déjeuné pour la 1^{ère} fois avec le commandant de Tarlé dans une petite pièce très isolée de la grande salle. Je n'ai pas de souvenir de notre conversation. Il n'a fait aucune allusion sur la raison de notre discrimination.

NOTRE GRANDE SORTIE

A la mi-février 1946, le commandant de Talé m'a demandé d'avertir l'ensemble de la « Croix de Provence » d'être prêt pour une sortie le lendemain matin à 1 heure quinze. Il fallait prévoir la nourriture pour le repas de midi.

J'ai peu dormi et l'ensemble des jeunes St Cariens se sont réunis dans le baraquement de ma section. Nous avons attendu l'arrivée de mon ancien capitaine. Finalement, j'ai été convoqué à son bureau et celui-ci m'a demandé si nous pouvions décaler l'heure du départ car il était particulièrement intéressé par la réussite de cette sortie.

L'intensité de la pluie paraissant plus faible, nous sommes partis bien après deux heures. Je marchais en tête, en direction de l'ouest à l'intérieur du camp, sur un chemin boueux. Je me suis écarté et je suis tombé à mi-cuisse dans un trou resté d'un précédent exercice.

Mon capitaine tenait à une allure plus rapide. Je me demandais la raison du choix du jour et la vraie raison de cette sortie. Il faisait jour et la pluie avait cessé. Nous sommes arrivés dans l'agglomération de Chinon. En gravissant la pente menant au château, j'ai enfin découvert le but de la sortie. Arrivés sur la place faisant face à l'entrée du château, nous avons reçu l'ordre de rectifier notre tenue (brossage si possible). Nous avons eu la surprise d'avoir droit à du café et à un morceau de pain frais apportés par le personnel féminin de la mairie.

Petit à petit, des autorités de la ville et de l'arrondissement sont sortis du château en direction de la place. Les honneurs ont été rendus. Après des discours de bienvenue, nous avons eu un bref rappel de la rencontre de Jeanne d'Arc avec le futur roi camouflé.

Je peux dire que mon émotion a été très forte en raison de la qualité de la réception et des circonstances de notre parcours très matinal. Grande surprise !..... Au pied du château, des camions nous attendaient sur la route nationale pour nous conduire en direction d'Azay le Rideau.

Par la suite, personne n'a fait allusion à cette sortie.

FIN DE MON SEJOUR AU CAMP DU RUCHARD :

En février 1946, des rumeurs diverses étaient répandues par le personnel de notre bureau où nous prenions le petit déjeuner. Le camp devait fermer. Je pense que cela était très plausible pour permettre le retour dans leur pays des prisonniers allemands. Ceux-ci séjournaient dans des baraquements éloignés de notre domaine. J'ai connu un peu les conditions matérielles et morales en discutant avec un dentiste allemand. Je suivais des soins répétitifs dans un petit local mis à sa disposition.

Les membres de la « Croix de Provence » devaient rejoindre Coëtquidan. J'ignore le sort des présents au camp du Ruchard D'après mes calculs, 14 à 15 de mes « bazards » doivent être vivants.

Aux environs du 15 février j'ai reçu un ordre, semblable à ceux reçus depuis 1944, de me rendre immédiatement à Pau pour suivre un stage de parachutisme. J'ai présenté ce papier au commandant de Tarlé (pas de suite). Quelques jours après, j'ai été convoqué d'urgence à son bureau. Très gêné, il m'a fait lire la lettre reçue du Ministère de la Défense : je devais quitter sans délai et sans recours le camp du Ruchard. Il était mis fin à mon activité militaire. La lettre précisait que le nombre d'officiers était trop grand. En fin de matinée, je suis parti en respectant les consignes, sauf que j'ai demandé à mon ami vendéen Aimé Gerbaud, son adresse parisienne.

Lors de mon retour provisoire au domicile familial, je me suis souvenu de la promesse faite par le responsable de l'École des cadres des Chantiers de Jeunesse que tous les élèves étaient protégés en raison de la formation militaire suivie en 1943 au camp de Bourg Lastic (Puy de Dôme) Je pensais également à la rupture de mon engagement de sept ans signé en octobre 1941.

CONCLUSION :

J'ai écrit au Ministère pour faire lever la sanction, mais je n'ai pas eu de résultats.

J'ai vraiment vécu une différence d'occupation lors de mes séjours près de la poche de St Nazaire (elle était débilitante) avec mon stage au camp du Ruchard où j'avais une occupation prenante.

Je n'ai pas eu de nouvelles du Commandant de Tarlé. J'ai conservé une véritable admiration pour lui. Il était un modèle pour forger le moral de ses subordonnés et créer une organisation parfaite malgré le manque de moyens.

Pendant mon séjour, la situation politique est devenue mauvaise. Le Général de Gaulle ne supportait plus l'emprise des partis. Son renoncement en février 1946 était éloquent.

Mes contacts avec l'armée ont subsisté. J'ai été rappelé en Algérie en 1956 : j'ai reçu des circulaires du ministre Michel Debré en raison des événements d'Algérie (1960/1961) et de rappels éventuels en raison de grèves.

6 - MES CONTACTS AVEC LE MONDE JUIF

-=-=-=-=-=-

Avant la déclaration de guerre à l'Allemagne en septembre 1939, les journaux faisaient souvent allusion à l'arrivée massive en France des juifs allemands, autrichiens et des états de l'Europe Centrale dans les domaines de la presse écrite et du spectacle. A part certaines brochures, l'ensemble des Français s'intéressait peu au problème des juifs, sauf à celui de l'autodafé par les nazis des nombreux livres écrits par tous les auteurs juifs.

Au printemps 1940, j'avais eu l'occasion de lire le Mein Kampf d'Adolphe Hitler dont la lecture ne soulevait pas d'abondants commentaires au Prytanée de la Flèche. Ce livre se trouvait en un seul exemplaire au milieu de brochures sur une table au fond de la classe. A cette époque, j'ai même découvert un exemplaire du « Populaire », organe officiel du parti socialiste au printemps 1939. L'article principal mettait en évidence le rôle de la « Gauche allemande », qui stopperait toute velléité de guerre avec l'Occident de l'Europe. Cet article a été écrit peu de temps après les traités de Munich.

En septembre 1940, j'ai lu (je pense sur le Figaro) le décret de Vichy interdisant formellement certaines professions, dont l'éducation nationale, à tous les juifs sans aucune dérogation. A sa lecture, j'ai cru que ce décret, resté célèbre après la libération, n'aurait pas de véritable application.

En octobre, novembre 1940, au Prytanée Militaire replié à Valence (Drôme), j'ai eu la chance d'avoir dans ma classe un professeur de lettres d'origine juive. Celui-ci avait une excellente réputation de compétence. Il s'est présenté comme un parfait connaisseur des sujets sélectionnés lors des concours pour St Cyr. Les cours de ce professeur étaient d'une clarté étonnante pour moi. Par la suite, j'ai fait de gros progrès dans cette matière, car j'avais les clefs de la réussite dans cette dissertation de 4 heures, avec un bon coefficient.

Un matin de début novembre, le chef de l'établissement est venu nous présenter un jeune professeur ayant, selon ses propres dires, obtenu son agrégation grâce à sa maman. Le chef de l'établissement, sans doute en raison d'un ordre très strict, n'a pas prononcé le nom du professeur juif partant, ni fait le moindre commentaire sur sa belle et longue carrière au Prytanée militaire de la Flèche.

Pour moi, la disparition soudaine et sans explication a été une vraie déception. Dans cette journée ou les suivantes, mes camarades de classe n'ont jamais fait allusion au décret de Vichy. Par contre, ils ont brocardé fortement le nouveau professeur.

Bref retour chez les parents : les Brutions de la zone nord (occupée) sans attache en zone libre, ont eu le bénéfice de passer les vacances de Noël de fin décembre 1940 à début janvier 1941, à Nice

avec beaucoup de facilités pour profiter des nombreux spectacles dans cette ville. De nombreux acteurs, dont des juifs, étaient réfugiés sur la Côte d'Azur.

Par contre, les Brutons de la zone nord, ont pu pour les vacances de pâques 1941 rejoindre leur domicile, avec passage obligatoire de la ligne de séparation à Vierzon, et avec l'obligation de se faire pointer en tenue de l'école à la Kommandantur. C'est dans l'un des bureaux que j'ai aperçu la liste de tous les Juifs de l'agglomération nantaise. J'ai pris ainsi un très grand risque.

Séjour à Paris de fin janvier 1943 mi-mai de la même année : à la suite du débarquement des forces alliées en Afrique du nord peu de temps après le 11 novembre 1942, l'armée d'armistice a été dissoute. Trois semaines plus tard, cela a été le cas de l'École de St Cyr repliée à Aix-en-Provence. J'ai regagné le domicile de mes parents vêtu de la grande tenue (y compris Casoar et sabre). En janvier 1943, j'ai reçu une lettre du ministère de la Défense m'informant que les St Cyriens de la promotion Charles de Foucauld, la mienne, étaient maintenant sous lieutenants, mais mis en non activité avec la solde correspondante. Nous pouvions rejoindre immédiatement la région parisienne pour une réunion d'information. Nous avons eu l'occasion de choisir, sans frais d'inscription, ni fourniture de livres, une grande école ou l'université. J'ai choisi l'École des Hautes Études Commerciales. (H.E.C.).

J'ai intégré cette école le jour où la défaite du Général Paulus à Stalingrad a été connue. Je crois que les élèves juifs de notre nouvelle école devaient figurer sous un nom d'emprunt. Nous étions dans un hiver rigoureux et je manquais de vêtements chauds. Un camarade de l'école m'a indiqué l'adresse d'un tailleur dans notre quartier du 17^{ème} qui transformait les habits. J'ai eu de la peine pour me faire ouvrir. Ce tailleur habitait dans un sous-sol qui servait à la fois de chambre et d'atelier. Il fallait payer en espèces et surtout ne pas parler de ma visite pour récupérer la capote teinte et transformée.

En février 1943, j'ai vu mes premières dames avec l'étoile jaune. J'ai fait le rapprochement avec mon tailleur très discret. Je dois dire qu'à cette époque, le problème juif n'était pas bien connu. Ainsi, c'est seulement en novembre de cette année-là, à l'école des Cadres des Chantiers de Jeunesse, que le récit de la grande rafle de juillet 1942 du Vel'd'Hiv m'est parvenu.

J'ai eu la surprise de rencontrer Eugène, mon futur beau-frère, qui, en compagnie d'un ami, arpentait le boulevard des Batignolles, près de mon hôtel. Il partait le soir même pour l'Allemagne, requis par le S.T.O. Il ne pouvait s'y soustraire en raison de menaces précises sur la famille. J'ai eu un choc, à la suite de son départ et je me considérais comme un vrai privilégié : études payées et à l'abri du S.T.O.

La propriétaire de mon hôtel et les gens de mon entourage nous conseillaient d'éviter les sorties du métro en raison de nombreux contrôles : marché noir et réfractaires du STO. Je profitais bien des spectacles qui fermaient avant 22 heures. Le boulevard des Batignolles menait au cinéma Gaumont, la plus grande salle d'Europe. Nous avons vu de très beaux films. Par contre, mes camarades ne m'ont pas accompagné pour le Juif Suss car ils considéraient que c'était un film de

propagande. Moi, j'ai pensé le contraire. A la vue de la suprématie évidente des Juifs du pouvoir sur les Egyptiens, je crois que ce film était en faveur des premiers.

En avril de cette année, mon ami Roland Clee, qui avait choisi les Sciences Politiques, m'a dissuadé d'aller voir la grande exposition à Paris, consacrée entièrement à l'histoire du peuple juif. Quelques jours après, il a quitté notre hôtel, sans me donner d'explications. Par mon ami André Proux, j'ai su que Clee était parti vers l'ex zone libre pour entrer, si possible, aux Chantiers de jeunesse.

Parenthèse : mon ami et camarade Clee est devenu, dès la fin 1943, sous le nom de Roland, commandant du groupe d'intervention contre les miliciens et les collaborateurs du département de la Dordogne. Il a participé, comme chef, à l'attaque du train allemand transportant des lingots d'or. Des livres ont été écrits commentant ses exploits. Avec mon ami André Proux, nous avons participé à son mariage avec la fille du maire de Monpont sur l'Isle.

En mai 1943, j'ai reçu à mon hôtel, une convocation pour un contrôle médical dans un centre proche de mon domicile. J'étais connu de la mairie du 17^{ème} en raison de mon inscription pour l'obtention de mes premiers tickets d'alimentation. J'ai été accueilli par un jeune médecin, qui m'a posé les questions d'usage sur ma situation professionnelle (HEC après un passage à St Cyr comme sous-lieutenant). Après un bref examen, il m'a délivré un certificat médical comme inapte physiquement au S.T.O. J'ai remercié le médecin de son geste. Je penserais toujours au risque qu'il a pris pour m'exempter indûment.

Ma réflexion a été brève. Sans explication, j'ai rendu mes livres prêtés par l'École. Avant de me rendre en zone libre, j'ai fait un saut à la Sermonière (et même à Rocheservière) en passant par la gare Montparnasse.

Petite parenthèse : à l'un des guichets de cette gare, j'ai aperçu un militaire revêtu de notre ancienne tenue de St Cyr. Très gêné, il m'a fait part de sa décision de rejoindre le régiment français qui combattait les Russes, qui avaient pris un peu le dessus sur l'armée allemande. Ce camarade faisait partie de la petite promotion de 180 élèves portant le nom de Maréchal Pétain.

Chantiers de Jeunesse : pour rejoindre Châtel Guyon en partant de Nantes, il fallait passer par Paris pour atteindre Clermont Ferrand par le rail, puis se rendre au centre administratif des Chantiers. J'ai présenté ma nomination de sous-lieutenant et en l'espace d'un quart d'heure, j'avais mon affectation : groupement 15 à Meurs dans le Cantal. Le lendemain de mon arrivée, j'ai reçu la tenue verte et la grande cape. J'étais nommé assistant à Calvinet, petit bourg du Cantal.

Je me suis débrouillé pour prendre le car et je me suis présenté au responsable. Il jouait un peu le rôle de capitaine et commandait une centaine d'hommes. Comme assistant, j'étais le chef de la moitié de l'effectif.

Au bout de deux à trois jours, j'ai remarqué que l'un des convives de la table des chefs avait une tenue différente de la mienne et sans indication de grade. Sans hésitation, il s'est présenté : il

s'appelait « Marc » et n'avait pas d'affectation. J'ai attiré sa sympathie et sans aucun détour, il m'a raconté son épopée. Il était l'un des membres de la grande famille « Rothschild », mais un peu rejeté en raison de sa qualité d'artiste. Il était connu pour sa chanson « Le petit cordonnier », et nous avons eu droit à plusieurs auditions.

Évadé de Paris, il avait essayé de rejoindre la partie de sa famille réfugiée en Suisse. Il a eu d'énormes difficultés pour vivre et trouver des « caches » sûres. Il a pu dormir dans une église à Lyon et il a échoué à Calvinet où sa présence devait forcément être connue à la tête du Groupement de Meurs. Après la guerre, la presse de la Libération n'a pas (à ma connaissance) parlé du fait que les Chantiers de Jeunesse du Général La Porte de Theil pouvaient abriter des juifs et des exemptés du S.T.O.

J'avais de bons rapports avec Marc, mais il m'a entraîné dans une « magouille ». En juin 1943, le café de Calvinet manquait de vin. J'ai été chargé, lors des sulfatages dans l'Hérault, de ramener une barrique pleine de vin rouge. Le voyage s'effectuait à bord d'un train de marchandises. Au retour, en raison de nombreux arrêts et de la forte chaleur du midi, le vin avait tourné et était devenu aigre. J'avais pris des risques inutiles en couvrant un trafic. En zone, dite libre, la vie était très difficile (surtout dans les villes).

Après la dissolution des Chantiers en 1944, Marc, sans papiers, a dû, selon les rumeurs, trafiquer un peu pour vivre. Mis en prison française, il a survécu grâce à la Gendarmerie. A la fin de l'année 1950, j'ai retrouvé Marc au théâtre de la Gaïeté Montparnasse sous le nom de Francis Lemarque, compositeur attitré d'Yves Montand. Ce soir là, il a essayé de m'éviter.

La petite bourgade de Calvinet avait, à cette époque, 2 petits hôtels de voyageurs ou de touristes. Dans celui proche de notre cantonnement (actuellement une très belle pharmacie), j'avais remarqué à la terrasse la présence de 2 femmes qui ne sortaient pas dans la commune. Par curiosité, j'ai engagé la conversation car j'étais intrigué par leur présence fin mai 1943, en dehors de la période des vacances.

La plus jeune, une belle femme brune âgée environ de 35 ans, m'a offert de prendre un verre en compagnie de sa mère. Elles ont été évasives sur leur présence dans cet hôtel vide. La jeune femme m'a informé de sa situation : elle était l'épouse d'un docteur et ce dernier avait des ennuis pour la rejoindre. J'ai arrêté mes questions et sans certitude, j'ai pensé que son époux devait être juif.

Je pense que la présence de Marc dans les Chantiers de Jeunesse ne devait pas être un cas unique. Dans un autre chapitre, je compte faire le récit de mon séjour aux Chantiers et de mon incorporation à leur école des Cadres et enfin de leur dissolution, après la déportation en Allemagne de leur chef, et ceci depuis la création de cet organisme.

Mes idées sur Israël au Moyen Orient : je me suis toujours intéressé au sort de Juifs dans le monde et particulièrement au renouveau de l'Etat « Israël ». Les journaux, les hebdomadaires, les

romans, les films, les pièces de théâtre (Anne Franck), les conflits et les tentatives de paix ont posé la question juive en permanence.

Ainsi, pour quelle raison les pogroms ont-ils été si durs en Europe Centrale et en Russie ?

A la suite des conversions forcées en Espagne, les juifs exilés en petit nombre à Carpentras ont-ils réussi à maintenir une communauté vivante après de nombreux siècles ?

Pourquoi, après une très longue entente, les juifs séfarades (ceux du Maghreb) ont-ils dû quitter en masse leur pays ?

Pourquoi les Anglais ont-ils refusé que les Juifs débarquent en Palestine ?

Lors des guerres de défense d'Israël, j'ai toujours été du côté du peuple juif et, cela, malgré les atrocités commises lors de la défaite et l'exil des Palestiniens en 1947. Mon choix doit résulter de plusieurs réflexions. En résumé, il faut remonter à la victoire de Poitiers sur les Arabes, aux croisades, aux navires pirates transformant les Européens en esclaves et aux livres lus sur la conquête de l'Algérie.

Mon choix a été confirmé à la suite des actes répétés de terrorisme : avions pris en otages, attaque de navires etc..... J'ai été stupéfait du massacre des athlètes juifs par les Palestiniens lors des jeux olympiques de Munich (grand symbole de la paix entre les sportifs). En plus, il est difficile d'accepter de faire intervenir des enfants dans la lutte et d'utiliser des kamikazes des deux sexes.

A l'opposé, j'ai toujours admiré l'essor industriel et culturel d'Israël et apprécié leur usage modéré de l'eau pour leur agriculture.

Conclusion futuriste : mon idée repose sur l'obtention d'un résultat au Moyen Orient, à savoir le principe d'augmenter de façon importante les ressources en eau et de réguler fermement sa distribution, donc confirmer la réalisation du grand canal pour amener l'eau de mer, après distillation, au centre du Moyen Orient.

Pour éviter les querelles entre les divers usagers, il est indispensable qu'une forte délégation autonome de l'ONU prenne l'initiative de réunir, sous son autorité, les différents états pendant au moins une quarantaine d'années sous la forme d'un Etat unique réuni.

L'Arabie Saoudite, l'Egypte et la Turquie seraient les Etats privilégiés pour assurer, avec la délégation de l'ONU, le bon ordre et le fonctionnement de cette Fédération des 4 états du Moyen Orient. En somme, le nouvel état se retrouverait dans la même situation qu'aux siècles où l'Etat Ottoman régnait sur cette contrée.

L'administration par l'ONU devra disposer de moyens financiers considérables pour parvenir à régler les problèmes liés à l'exploitation pétrolière, aux taxes sur la distribution de l'eau et surtout à la suite de la disparition des budgets d'armement.

J'ai toujours suivi de près les événements concernant le Moyen Orient. Ainsi le conflit d'octobre, novembre 1956 était très important pour les troupes françaises en Algérie. J'étais alors en poste sur un piton en Kabylie. Ce débarquement allié servait pour notre propagande.

-=-=-=-=-=-

7 - POURQUOI SUIS-JE ADHERENT A L'UNC ?

-=-=-=-=-=-

Pour répondre à cette question, je dois, assez longuement, décrire la vie de mon père, né en 1893, dans une ferme de Vendée. Après le certificat d'études, il a dû apprendre le métier de boulanger. Dès 18 ans, il a décidé d'effectuer un tour de France. Au départ, il avait le projet d'être en région parisienne en juillet 1913, pour assister au défilé du 14 juillet. Mais, à Meulan, il a reçu son avis d'incorporation au 51^{ème} régiment d'artillerie de Nantes. Il a suivi le peloton avec succès et a été nommé brigadier-chef d'une pièce de 75 et, en outre, il était très content d'avoir son propre cheval. Il conservera cette même unité jusqu'en décembre 1918. Il a été démobilisé en juillet 1919 comme sergent major (il avait une belle écriture).

Pendant cette guerre, il a connu la perte de 3 capitaines de sa propre batterie. Son régiment faisait partie du 11^{ème} Corps d'Armée essentiellement formé de Bretons et de Vendéens. Cette unité, entièrement d'active grâce au service militaire de 3 ans, a toujours été au centre des formations engagées. Après la retraite accélérée, ce corps d'Armée a participé à la 1^{ère} bataille de la Marne conduite par Joffre. Cette brillante unité a été dirigée en renfort des Anglais et des Canadiens sur le front de la Somme. Le 11^{ème} Corps d'Armée a fait un séjour à Verdun, mais lors de la résistance victorieuse. Mon père s'est trouvé ensuite au Chemin des Dames où après avoir usé de son canon 75 avec mire à zéro, il a dû sacrifier son arme à coups de hache. Il a conservé la clavette portant la trace des coups. La retraite de 14 et le Chemin des Dames sont ses plus mauvais souvenirs de cette guerre.

Après la défaite de Nivelle, le 11^{ème} Corps d'Armée décimé a été renforcé par des unités venant du Midi. A cette période, les trains de permissionnaires évitaient Paris pour utiliser la voie ferrée de Poissy. En plus de ce nom, mon père se souvenait de Chanteloup, où sa batterie avec canons et chevaux embarquait pour le Front.

En juillet 1918, mon père se trouvait à Dormans pour la contre-offensive de la 2^{ème} bataille de la Marne menée par Foch. En juillet 1919, il souhaitait faire carrière dans l'armée, mais à la suite de la mort de ses 2 frères, l'un en septembre 1914, l'autre en 1918, il a dû rejoindre la ferme familiale pour une courte période. Ensuite il a fondé une famille dans la région nantaise. Dès mon jeune âge, je l'accompagnais lors des sorties en ville. Nous rencontrions toujours des anciens combattants. Dès 9 ans, j'assistais aux diverses cérémonies. Je me souviens d'avoir vu un groupe de vieux messieurs qui stationnaient au bas du Cours St André, sans participation active. Il s'agissait des anciens de la guerre de 1870. Cela fait une forte impression pour un jeune adolescent.

Mon père a suivi les cours de réserviste et a été nommé lieutenant. A ce titre, âgé de 47 ans, il a été mobilisé en septembre 1939 et affecté au 251^{ème} régiment (réserve du 51^{ème} d'origine). En juin

1940, il logeait en ville et possédait un vélo pour se déplacer. Son détachement ayant été encerclé et fait prisonnier, il s'est rendu volontairement pour être avec ses hommes. Il a donc fait un séjour pénible à l'Oflag IVD près de Munich où il suivait les conférences avec assiduité.

Pendant mon enfance et au début de mon adolescence, j'ai été imprégné de l'ambiance militaire (mon frère ne l'était pas). En plus des nombreux récits rapportant les faits de 14/18, mon père, sans me dire la raison, me procurait des brochures de qualité, éditées par l'armée. D'abord, elles concernaient le centenaire de la conquête de l'Algérie, puis elles décrivaient les grandes écoles militaires. Je me souviens bien du 1^{er} livret « l'École de St Maixent » (passage obligé dans l'infanterie de sous-officiers à officiers). Après le cours supérieur suivant le certificat d'études, mon père m'a fait passer le concours d'entrée aux écoles militaires dites d'enfant de troupe (nombreux candidats – classe nombreuse). J'ai été admis en classe de 5^{ème} (langue allemande obligatoire) à Billom à 30 km au sud-est de Clermont Ferrand. Au prix d'une sélection excessive (60 puis 50 admis en seconde et première sur une génération de 450 enfants), j'ai pu intégrer St Cyr à Aix en Provence en 1941 (zone libre). J'étais éloigné de ma famille et mon père, qui voyait son vœu exaucé, était toujours en Allemagne.

Après sa libération, due à l'âge, mon père a toujours participé activement dans diverses sections de l'UNC, pendant plus de quarante ans, à titre de trésorier ou secrétaire (il écrivait bien mieux que moi). Il est mort en novembre 1967, à la veille du repas de sa section qu'il avait organisé.

C'est bien en raison de l'influence de mon père que j'ai adhéré de préférence à l'UNC.

8 - MA COURTE GUERRE D'ALGERIE

De fin avril à mi-décembre 1956

-=====

A ma grande surprise, j'ai reçu une convocation en tant que capitaine (en non-activité) de me rendre dans les plus brefs délais à la caserne d'Evreux (Eure) pour encadrer les rappelés du contingent de 1953. Le lendemain, j'ai présenté cet ordre au responsable du Service Electro-comptable de Simca, installé depuis peu à Poissy. J'ai été libéré immédiatement après passage par le Service gérant le Personnel des Employés.

J'ai dû me rendre en voiture à Evreux et faire connaissance avec le commandant du 3^e bataillon du 9^e Régiment d'Infanterie Coloniale dont une des sections avait été anéantie récemment à Palestro. J'ai été prévenu que je disposerai de trois jeunes officiers de réserve, également rappelés, et d'un adjudant-chef d'active, le seul de la 12^e compagnie en formation à l'ancienne caserne de cavalerie.

En parenthèse, j'ai aussi retrouvé l'ancienne chambrée où j'avais séjourné pour passer le brevet supérieur d'accès à l'École Normale d'Instituteur de l'époque. J'ai prévenu le commandant qu'ayant abandonné mon logement de Paris, je devais rejoindre Nantes pour avertir mes parents et laisser ma première voiture neuve (une Aronde bi-couleurs).

Pour le retour à Evreux, j'ai pris le train en utilisant plusieurs changements. Je suis arrivé avec du retard et mon premier contact avec le commandant a été pénible. Après avoir fait un détour par la chambre d'hôtel réquisitionnée, je me suis rendu au bureau de ma propre compagnie. L'adjudant-chef m'a fait découvrir l'amorce de la composition. Un caporal-chef, qui avait été employé dans le bureau du capitaine lors de son service militaire, mettait de l'ordre dans les papiers administratifs. Je me suis intéressé au courrier volumineux ouvert et reposant sur le bureau. Il était souvent question de motifs justifiant l'absence à la caserne des soldats (maladie, décès des parents etc...).

J'ai su que la gendarmerie s'intéressait de près au rapprochement entre les convocations expédiées et les soldats (ou encadrements) présents. J'ai rempli les papiers me concernant et n'ayant plus d'adresse, j'ai donné celle de mes parents (lesquels percevraient automatiquement une fraction de ma solde, dès maintenant).

Le lendemain, il a été procédé à la formation des quatre sections d'une compagnie. J'ai fait une rapide connaissance avec les sergents d'active, revenus d'Indochine après une ou deux campagnes. J'ai été surpris de l'absence généralisée de contrôle médical. Mon chef de bataillon m'a donné l'ordre de faire très vite une mise à jour de l'instruction militaire après la remise des armes et des munitions.

Je me suis rendu compte de l'impossibilité de refaire l'ordre serré, une de mes spécialités depuis de longues années (mais datant de 1945). J'avais bien retenu les consignes pour l'instruction du tir au fusil. Je me suis donc rendu au champ de tir d'Evreux, mais étant le seul à bien connaître le processus, j'ai eu des difficultés à faire tirer tous mes soldats.

Nous avons tous été réunis dans la cour de la caserne en nous présentant dans un ordre passable. Un général nous a fait une longue conférence sur l'Algérie, sa géographie et ses coutumes. Il nous a précisé que nous devons tous aller là-bas pour le maintien du drapeau français dans les villes et les campagnes.

Le lendemain, 30 avril 1956, nous avons reçu l'ordre de rejoindre pour 20 heures la gare d'Evreux avec tout notre armement et la cuisine roulante. J'avais reçu un pistolet et une jeep d'occasion. J'ai trouvé un chauffeur, qui a constaté que le véhicule n'avait pas de frein.

Avec mes officiers, nous avons fait un dernier dîner à l'hôtel avant de nous rendre à la gare. Un train de voyageurs, partiellement réquisitionné à Evreux, nous attendait. Les wagons étaient d'âge divers et j'ai eu droit à la classe de première. Les gendarmes avaient assisté à notre embarquement et devaient, sans doute, avoir des consignes pour éviter les sorties de gare.

Après la distribution d'un café, nous sommes partis pour une destination inconnue. Je me souviens être passé par Versailles Chantiers et Dijon. A chaque arrêt, des forces de police et de gendarmerie étaient présentes. A l'arrivée à Marseille, les soldats ont été dirigés vers des centres d'hébergement et les cadres vers un hôtel du centre ville. Nous sommes allés sur le Vieux Port pour dîner. A l'hôtel, nous avons reçu l'ordre de nous diriger sur le port d'embarquement à dix heures.

Nommé responsable vis-à-vis du Pacha du paquebot, je suis sorti le dernier du navire. Avant d'aborder la passerelle, j'ai été surpris par l'accueil d'un groupe de jeunes filles bien habillées.

Après avoir profité d'une viennoiserie et d'un café, j'ai rejoint l'ensemble de mon bataillon et j'ai constaté la présence de nombreux gendarmes.

J'ai su que la 11^e compagnie était montée dans des camions militaires et était prête au départ. Les autres compagnies, la 10^e et la 12^e (la mienne) se sont rendues, acclamées par les passants, par une large avenue, montant en direction du centre ville. Ma compagnie a été regroupée dans un grand local assez sombre.

Je m'attendais à un hébergement dans une caserne de la ville. Je n'ai pas pu profiter de la vue d'Alger en arrivant sur le port.

Vers 17 heures, ma seule compagnie a été dirigée vers la banlieue est d'Alger. Nous avons aperçu une rame de wagons (majoritairement voyageurs), d'apparence ancienne. J'ai retrouvé mes chefs de section dans un compartiment de 1^{ère} classe très banal. Nous avons attendu longtemps en raison de l'acheminement des bagages et de tout le matériel d'une compagnie (1 seul camion datant de la guerre de 44 et une seule jeep). Personne ne pouvait aller en ville et je n'ai pas eu d'instruction sur l'horaire de départ ni sur la destination.

A ma grande surprise, nous avons passé la nuit dans les wagons. Nous avons eu droit à du café le matin et nous avons traversé la banlieue est en partie très industrielle. Après avoir franchi un grand pont au-dessus d'un fleuve côtier important, nous avons longé la falaise bordant celui-ci en direction du sud.

Nous sommes arrivés dans une petite gare située dans un paysage verdoyant. L'intendance avait prévu notre arrivée pour nous diriger vers la petite ville. Mes hommes ont rejoint leur campement sans que je sache leur emplacement. J'ai retrouvé ma cantine dans un beau pavillon et les propriétaires, peu bavards, m'ont indiqué ma chambre. J'étais un peu fatigué de mon périple depuis Evreux le 30 avril 1956.

J'ai passé une bonne nuit, mais j'ai été réveillé de bonne heure par un bruit persistant de claquements. J'ai su par la suite que de nombreuses cigognes nichaient sur les cheminées du pavillon. Après une toilette, je suis sorti dans le couloir. Mes hôtes n'ont pas donné signe de vie. Je me suis risqué dans le petit bourg très coquet où sur la place centrale se trouvait une brasserie. J'ai commandé un petit déjeuner. Un algérien d'une trentaine d'années m'a abordé en me

souhaitant la bienvenue dans son pays et en me précisant qu'il buvait régulièrement de la bière et du vin.

Une estafette me recherchait pour m'indiquer que je devais rejoindre pour midi la salle attenante à l'école municipale. J'ai été surpris de l'animation régnante. L'assemblée était nombreuse et très bien vêtue. Le sous-préfet avait sa tenue de cérémonie. Une femme m'a présenté à la plupart des autorités. J'ai été sollicité pour donner mon avis sur l'Algérie et sur la nécessité de la présence souhaitable de soldats non professionnels.

J'ai eu droit, pour la 1^{ère} fois à un méchoui (j'étais un peu gêné pour me servir). A la fin de la réception, une estafette de mon chef de bataillon m'a conduit en dehors de la ville à une autre réception, organisée par les anciens combattants et les sympathisants de la France. Le temps passé à cette cérémonie a été écourté par un ordre donné à ma compagnie de se rendre immédiatement à la gare du pays en ne laissant rien sur place.

Nous avons retrouvé notre rame pour passer la nuit. Le matin, des camions nous ont conduits à proximité de Borg Ménaïel. J'ai fait le trajet avec ma jeep et je n'ai aucun souvenir du trajet de retour. J'ai réfléchi pendant plusieurs nuits pour connaître les raisons de ce court séjour dans une très petite ville. Mon idée est celle-ci : les réceptions (autorités et anciens combattants) ont été organisées plusieurs jours en avance et le hasard a voulu que ma compagnie soit présente pour marquer l'arrivée de nouvelles troupes pour sécuriser le pays.

- Début de l'insurrection : 1954
- Arrivée des rappelés de la classe 53 : 1956
- Départ 1^{er} mai 1956
- Embarquement le 2 mai 1956
- Arrivée à Alger le 3 mai 1956
- Journée dans la petite ville le 4 mai 1956
- Réception le dimanche 5 mai 1956

Départ le lundi 6 mai 1956 avec arrivée au 1^{er} campement dans une cave viticole très importante.

Ma compagnie est arrivée en fin de matinée près d'une grande bâtisse dominant un grand mur de clôture. Le portail d'entrée était magnifique. Le membre de l'intendance présent m'a informé que

la propriété avait été réquisitionnée. Nous avions l'usage du petit château et mes hommes ne devaient pas empiéter sur le domaine au-delà d'une petite clôture. Deux habitations étaient visibles :

- un pavillon très moderne où logeait le directeur de l'exploitation,
- un logement inclus dans une suite de constructions basses, habité par le gérant du personnel.

J'ai reçu des instructions valables immédiatement. Je devais assurer tôt le matin, l'inspection d'un secteur de la voie ferrée reliant Alger à Tizi-Ouzou, capitale de la Kabylie occidentale. Le reste de la compagnie devait assurer la protection du camp d'internement près de la ville de Borg-Ménaïel.

J'ai fait la connaissance du directeur de la cave vinicole de grande dimension (grandes cuves métalliques). Ce chef était d'origine suisse et dépendait d'une grande société. J'ai été invité le dimanche suivant à un déjeuner. J'étais très intrigué par le décor et par le sujet de la conversation. La personne gérant le personnel (maghrébin) de l'exploitation était d'origine maltaise et recevait volontiers à sa table l'ensemble des officiers présents.

La routine journalière a été troublée par un ordre reçu par un message. Ma compagnie (réduite à une forte section en raison des servitudes) devait être prête à 8 heures 30 pour embarquer pour une destination secrète pour la journée entière. Le convoi a été dirigé vers une vaste prairie en bordure de la seule route nationale (sans doute près de la localité « Camp du Maréchal »). Nous étions très nombreux et nous étions tous des rappelés. Nous avons eu droit à une information : nous étions près d'une zone de collines interdites aux unités de rappelés. Ce secteur allait être bombardé par la batterie de canons 75 (rendue célèbre par son efficacité pendant la grande guerre).

Je n'ai pas encore compris l'utilité réelle de cette démonstration. La zone bombardée était très vaste, mais connue de l'Etat Major. L'aviation n'était pas présente pour constater les dégâts. Je suppose que cette réunion a été faite pour motiver les rappelés. Il faut reconnaître que les camions du train remplissaient correctement leur service.

Plus tard, j'ai eu la confirmation de leurs performances.

9 – SECOND CAMPEMENT ET CHRONOLOGIE

-=-=-=-=-=-

- 1) - Réception de l'ordre de se rendre à Evreux aux environs du 10 avril -
- 2) - Séjour à Evreux pour la constitution d'un bataillon de rappelés de la classe 53 – Allocution d'un général pour exposer l'utilité de l'emploi des rappelés :

« L'Algérie est française et le restera »
- 3) - 1^{er} mai 1956 : embarquement pour Marseille (présence de gendarmes sur les quais lors des arrêts) -
- 4) - 2 mai 1956 : embarquement sur un paquebot assurant normalement les personnes et le fret pour les possessions françaises de l'Afrique tropicale –
- 5) - 3 mai 1956 : débarquement à Alger en début d'après-midi – Très bon accueil –
- 6) - 3 mai 1956 : embarquement de ma seule compagnie dans une rame wagon – Nuit à bord –
- 7) - 4 mai 1956 : débarquement en fin de journée dans une petite ville bien sympathique (partie sud du Massif kabyle) -
- 8) - 5 mai 1956 : réception surprise par les autorités de l'arrondissement et les anciens combattants du secteur –
- 9) - 6 mai 1956 : mise en place dans une importante cave viticole de ma compagnie par les services de sécurité –
- 10) - vers le 16 mai 1956 : j'ai été convoqué pour visiter (c'est la 1^{ère} fois) le futur campement – Il s'agit d'une petite ferme à proximité de Borg-Mérraniel – Mêmes servitudes -

-=-=-=-=-=-

OBSERVATIONS ET DIVERS SUJETS

1° La gendarmerie : Toutes les grandes missions bénéficiaient de la présence de souvent très jeunes gendarmes. Ils étaient corrects, mais ne disaient rien de précis sur leur rôle. Je suppose qu'il s'agissait d'une directive venant d'Alger. Officiellement, l'armée n'était pas en guerre avec les Algériens et les rappelés n'étaient théoriquement qu'une couverture. Le Ministère de la guerre avait fait avant 1956 des efforts importants en construisant en bordure des petites villes des gendarmeries toutes neuves.

2° Présence de pieds noirs : Ma compagnie provenait, en très grande majorité, du département de l'Eure et Loir. Toutefois un soldat dont les parents habitaient l'Algérie était présent dans mon effectif. Cet homme parlait arabe. Je l'ai contacté, mais j'ai dû renoncer à l'utiliser en raison de sa haine avouée de tous les arabes.

3° La direction, prenant soin de nous, nous a délégué un coiffeur visiblement magrèbin. J'ai rassemblé mon effectif présent, mais les candidats à la coupe n'étaient pas volontaires et j'ai dû donner l'exemple. Je dois dire que la finition au rasoir coupe-coupe m'a impressionné.

4° A titre de capitaine, j'ai été contacté par plusieurs officiers (jeunes ayant été en Indochine) pour m'informer qu'Alger voulait connaître ma position sur l'avenir de l'Algérie Française. Je lisais les journaux locaux de temps en temps. Ils étaient très pessimistes. Ces officiers me garantissaient qu'en cas de « coup dur » - l'Armée française ferait bloc pour protéger la population – J'étais un peu au courant des discussions sur le sort de l'Algérie Française.

5° Au cours d'une petite sortie, j'ai eu la surprise de trouver en bordure d'une voie ferrée abandonnée, un ensemble de matériel agricole de grande et petite dimension, entièrement neuf. J'ai cru reconnaître une faneuse pour aérer le foin (très curieux). Les paysans de la Beauce n'ont pas pu me renseigner.

Tout près de ce matériel agricole se trouvait une rangée de maisons neuves sans étage, mais surélevées de la terre d'environ un mètre. Ces habitations étaient reliées par une coursive étroite et les portes étaient absentes.

Le matériel et les maisons étaient indemnes de toute dégradation ... ? Je suppose qu'il s'agissait d'un don car le regroupement des Kabyles des zones dangereuses dans la plaine n'était pas en vigueur. J'ai fait un compte-rendu de ma découverte (pas d'écho) !

6° Par contre, sur une route récente en terre montant sur les premières collines, nous avons constaté la remise en état, le matin même, des coupures profondes faites sous la pression des fellagas.

Dans un champ, près de cette route régulièrement défoncée, j'ai aperçu une maison neuve égarée dans un immense champ sans sente pour y parvenir. Avec stupéfaction, j'ai trouvé une école construite récemment, entièrement dégradée ; les bureaux et l'estrade étaient détruits. Les papiers jonchaient la salle. J'ai revu les cartes géographiques de mon enfance en miettes...

J'ai rejoint le village au-dessus, mais je n'ai pas vu les habitants en raison de l'épaisse muraille de cactus. Nous étions peu nombreux.

Mon moral est devenu bien bas.

7° Aux Issers : (village avec une seule rue, un commerce, un hôtel restaurant et un autre restaurant très fréquenté par mes hommes).

Un habitant de cette localité m'a invité à un apéritif. Intrigué, je suis monté à l'étage noble et j'ai été reçu par toute la famille. Les hommes ayant moins de 40 ans m'ont fait part de leur profond mécontentement. Ils étaient des chasseurs confirmés et connaissaient très bien tout le secteur. Ils étaient ignorés de tous alors que l'ensemble des pieds-noirs avaient participé à la reconquête de la Tunisie, du débarquement en Sicile et en Italie et certains d'entre eux au débarquement de Provence.

J'étais bien gêné pour leur donner une réponse satisfaisante.

8° En fin d'après-midi, j'ai reçu un coup de fil de mon bataillon m'informant de l'assassinat d'un régisseur dans une ferme voisine. Je me suis rendu en jeep au domicile indiqué. J'ai été reçu par le propriétaire et j'ai constaté que sa salle de séjour était vaste et correctement meublée.

Le régisseur était un maghrébin très droit et très efficace dans sa gestion. Il était devenu un ami des propriétaires. Il ne faisait pas de politique et il était apprécié des journaliers.

L'assassin devait être également un brave homme. Mais pour être dédouané envers les fellagas, il devait abattre une personne connue (le régisseur faisait l'affaire). Le propriétaire de la ferme, très estimé de son entourage, a été lui-même tué la semaine suivante.

J'ai très bien entendu son message et son avertissement est resté gravé dans ma mémoire.

9° Mon bataillon présentait une curiosité : un commandant d'active, véritable chef de mon unité et un autre commandant rappelé (ancien responsable des activités sociales de l'EDF). Il était chargé de la partie administrative du bataillon. J'ai été convoqué par lui pour l'attribution des notes pour mes sous-officiers. Il m'a mis en garde sur les appréciations que je ferais. Pour lui, les sous-officiers du bataillon souhaitent uniquement rester dans l'armée pour avoir les 15 ans de retraite partielle. Je dois constater que la majorité d'entre eux étaient très fatigués par leur campagne d'Indochine et ils avaient tendance à profiter largement du bar.

Peu de temps après cet entretien, j'ai appris que le commandant administratif était consigné sans emploi à Fort National. J'avais de la sympathie pour cet homme malgré ses convictions bien cachées. En avril 1956, avant le départ pour Alger, il m'avait invité à déjeuner. J'ai donc décidé, sans en faire part à ma hiérarchie, d'aller en jeep à Fort

National (je rêvais de voir cette localité depuis ma classe de seconde). J'ai déjeuné avec lui ; il m'attendait devant le mess. Au retour, j'ai appris que j'avais 8 jours d'arrêt. Quelques jours après, j'ai appris sa mort. Il avait été tué devant le mess de Fort National. Par qui ?.....

SECOND CAMPEMENT

Plusieurs incidents se sont déroulés pendant notre séjour dans cette petite ferme : (celle-ci a été saccagée par les fellagas et les cultures (oliviers et vignes) ont été rasées :

- « chiasse » générale pendant plusieurs jours,
- Visite imprévue de notre chef de bataillon et de ses adjoints un dimanche pour contrôler l'efficacité de notre sécurité (surprise complète et sermon de mon chef).

J'ai omis de préciser que le dimanche, mon effectif présent était de l'ordre d'une quinzaine d'hommes et que les fusils étaient très proches. Les jours de semaine, l'effectif présent était de l'ordre de 5 à 2 (moi compris) :

- Message m'ordonnant de me rendre à 6 heures du matin dans un hameau voisin pour appréhender un chef kabyle célèbre (je crois qu'il s'agit d'Abdelkrim) – Échec total – J'ai troublé la vie des paysans – Toute la famille couche sur un bas flanc.

J'ai conversé avec le chef de famille. Tous les jeunes du secteur immigrèrent vers Poissy et travaillent en majorité chez Glenzer Spicer.

Vers le 20 mai, notre campement était sur la route menant à la mer (une dizaine de kilomètres peut-être...). J'ai été déçu par cette plage ouverte au vent du nord ; l'eau était glaciale et la matinée encore froide. Aucun bâtiment en vue. Sur la route du retour, j'ai vu une école primaire en fonction. Je suis rentré dans la classe et j'ai été bien accueilli par l'instituteur de gauche et son épouse (également enseignante). Il a affirmé vouloir rester dans le pays. J'ignore son destin !

Début juin : nous avons eu droit à un nouveau campement mais cette fois-ci, dans une grande exploitation avec plusieurs bâtiments. J'ai su, par la suite, que l'unique production était le tabac d'où les nombreux hangars destinés au séchage. Notre logement (bureau, lits de camp des chefs de section) était situé dans une petite maison sans étage. Les hommes étaient logés dans des

bâtiments désaffectés et ils pouvaient utiliser une grande cour au milieu de laquelle trônait la roulante.

Notre nourriture était livrée par l'intendance très régulièrement :

- 2 cageots bleus (viande à bouillir)
- 1 cageot rouge (viande à rôtir)

La température était torride (pas d'arbre).

Le bureau était trop petit pour loger à la fois les 4 chefs de section et le titulaire des papiers administratifs (état des effectifs malades, comptes-rendus etc...). J'ai préféré retenir une chambre dans le seul hôtel du village voisin « Les Issers » situé en bordure d'un immense plateau sans aucune sente. La localité voisine appelée Isserville était proche de la route nationale. Cette bourgade très étendue avait un stade de football (pelé à cette saison). Un cinéma fonctionnait le dimanche. J'ai assisté une fois à une représentation et j'ai constaté que les actualités étaient copieusement sifflées.

Nous avons moins de servitudes dans ce nouveau campement et l'ennui régnait pour les hommes et l'encadrement. Je me suis aperçu que des lieutenants ne désiraient pas patrouiller en raison de la chaleur. J'ai décidé de faire des sorties avec une section pour connaître une partie du plateau et interroger les habitants. Les paysans ont été surpris de notre intrusion (la majeure partie des hommes restait à l'extérieur). J'ai reconnu facilement les dires de tous les paysans sur la dureté du travail et le peu de rendement des récoltes. Les fermes étaient isolées, sans sentier pour circuler. La dernière visitée était tenue par un homme âgé. Il a voulu être photographié en compagnie de l'ensemble de ses épouses non voilées.

En continuant notre périple, nous sommes arrivés au bord du plateau et nous avons vu, avec étonnement, un groupe de femmes pataugeant dans le cours d'eau ou faisant leur lessive. Mes hommes voulurent descendre la pente très dangereuse. J'ai interdit formellement de troubler leurs ablutions. Déjà, notre présence pouvait provoquer des représailles...A la suite de cet incident (signalé sur le compte-rendu journalier) j'ai arrêté les sorties matinales.

J'ai toutefois reçu l'ordre de faire une longue patrouille vers l'est du plateau en me précisant le point ultime de ma randonnée. Je me souviens avoir visité un petit bâtiment habité d'un seul vieillard (très malade). Il a été très aimable et a raconté son long séjour au Havre. Nous sommes arrivés au bout de notre longue promenade à un bâtiment à étage en ruine, mais habité très récemment, car un bouc vivant se trouvait dans une niche (un de mes hommes a voulu coucher près de lui). Les poules et les poulets étaient vivants et j'ai pu profiter d'une cuisse de poule (très maigre). Nous avons logé à l'intérieur d'un petit bâtiment et le matin suivant, j'ai constaté que j'avais dormi sur le sol d'une écurie. Nous étions très fatigués lors du retour et à proximité de notre campement, quelques hommes, lassés, traînaient « la patte ». Je suis resté avec eux. Nous étions sur une route bordant un cours d'eau.

Le lendemain, j'ai eu droit à un sévère avertissement de la part du chef de bataillon pour l'étirement de la section. Pour cette sortie, j'étais le seul encadrant (sauf un sergent, très fatigué, car revenant d'Indochine).

Mes réflexions, à la suite de cette mission, ont été diverses.

Je suis persuadé que mon trajet était suivi de loin par les fermiers du coin.

Mes hommes étaient peu habitués au maniement de leur fusil. Toutefois, un homme portait la seule radio (très lourde) de la compagnie.

10 - QUATRIEME CANTONNEMENT DE LA 12^e COMPAGNIE DU 9^{ème} REGIMENT D'INFANTRIE COLONIALE

(Rappelés de la classe 53)

D'après mes souvenirs, mon séjour dans cette ferme abandonnée à proximité de Borg-Menael aurait duré de la fin août à la fin septembre 1956. Pour moi, cette période a été la plus mouvementée en missions. Conformément aux habitudes, je recevais les ordres par l'intermédiaire d'un téléphone du QG.

Chronologiquement, j'ai dû participer à la fouille complète de tous les logements sud de Ménael (la seule ville du secteur de notre bataillon). La recherche d'armes était la priorité. J'ai été surpris par le bon ordre et l'aménagement des logis visités. La plupart des maisons avaient un étage, mais sans accès pour les voitures pour gagner la cour intérieure. Dans l'une des habitations à étage, j'ai été intrigué par la présence de nombreuses jeunes filles (ou femmes) présentes. Elles se consacraient à la confection de tapis. Je n'ai pas rencontré d'hommes (sans doute au travail à l'extérieur). Je n'ai pas eu communication des résultats de cette fouille sur la totalité de la ville.

Quelques jours après, au retour d'une patrouille, vers 16 h 30, j'ai vu un membre de mon bureau (très affolé) venir vers moi pour m'annoncer que je devais me rendre avec mes soldats devant le campement de la 11e compagnie à 2 heures. Celle-ci ne quittait jamais les lieux et elle avait été conduite ici, à la sortie du paquebot en raison des idées politiques de la majorité des rappelés. En terminant son message, mon soldat m'a précisé qu'il n'avait pas la confirmation de l'ordre en raison du secret de l'opération.

En essayant de conserver le secret de cette mission, j'ai réuni le personnel pour remplir mon camion G.M.C. et vers 23 heures, nous sommes partis tous feux de position éteints vers notre destination en passant par une sente souvent coupée la nuit par les fellagas. A notre grande surprise, aucune unité ne se trouvait sur la place à l'arrivée. J'ai frappé fortement sur la porte d'entrée de la 11e compagnie. Un lieutenant, un peu endormi, m'a dit qu'aucune mission n'était prévue à cet endroit. Nous avons couché sur place, en maintenant une sentinelle.

Tôt le matin, nous avons eu droit à du café. Il a fallu attendre l'arrivée d'une estafette pour enfin rejoindre le reste du bataillon. J'ai expliqué la cause de mon absence (2 heures au lieu de 14 heures). J'ai été mal reçu car la mission était terminée. J'ai appris que je pouvais rejoindre mon campement. C'est la 1^{ère} fois que je cite cette grave erreur de communication. J'avais en mémoire les précautions prises sur l'heure exacte dans les tranchées pour monter à l'assaut.

Avant de réunir mes hommes pour le retour, j'ai constaté la présence d'un grand trou. Par curiosité j'ai voulu examiner l'intérieur de la large excavation. J'ai trouvé des cultures diverses et surtout une treille garnie de raisins bien mûrs.

Un peu plus tard, j'ai rencontré mon chef de bataillon. J'ai reçu l'ordre de me rendre avec ma jeep (et 2 hommes) à la porte d'entrée du marché de Borg Ménael. Ce milieu, très actif, était hostile à la présence de l'armée. Le chauffeur avait arrêté un kabyle (ou arabe). Lors du retour, je suivais le commandant-car et je me suis aperçu que le prévenu avait sauté et courait à vive allure dans le champ voisin. Il a été abattu. Je croyais que nous allions descendre pour récupérer le mort ou le blessé, mais le chef de bataillon a déclaré ne pas vouloir perdre de temps pour un fellaga.

De nouveau, j'ai reçu l'ordre de me rendre, de nuit, (avec 2 jours de vivres) avec mon camion GMC, sans oublier un bloc téléphonique, à un rendez-vous dans une grande ferme au-delà de Fort National (cette petite ville, très active, a changé de nom). A notre arrivée, nous avons été guidés par des gendarmes pour trouver un parking. Ensuite, je devais me rendre seul dans la grande cour de la ferme. J'ai été appelé par un jeune officier très dynamique. Je devais me rendre avec un nombre limité d'hommes (sans oublier le lourd poste téléphonique) à un endroit précis, avant d'être appelé pour monter dans un hélicoptère.

Je n'avais jamais pris l'avion. J'ai reçu la carte d'État Major classique. Il était prévu que les gendarmes guideraient le reste de mon effectif et la jeep. J'étais très impressionné par l'organisation et inquiet de la destination. Nous avons survolé quelques instants une région très boisée. J'ai aperçu une longue et large vallée. J'ai sauté, le premier, dans une petite prairie située au bord de la falaise, sans chemin visible pour descendre dans la vallée. L'un des soldats a vu un homme se cachant dans les broussailles. Je l'ai interrogé. Il était timide et j'ai demandé à mes hommes de le surveiller.

Peu de temps après avoir fait un tour d'horizon, j'ai reçu un message téléphonique m'ordonnant de déplier ma carte et de donner les coordonnées de ma colline. J'étais très gêné, car à gauche comme à droite, la vue était bouchée par les arbres. Je n'avais pas de points de repères (ni village, ni bâtiments, ni minaret....) L'autre côté (rive droite de la Souman) était sombre (ubac), très boisé et sans repère. Mon correspondant a raccroché et j'ai constaté que ma carte me donnait le nom de la vallée. J'ai réalisé que je devais être sur la 1^{ère} colline importante. Ensuite, la vallée était plus étroite. J'ignorais la raison de mon atterrissage dans ce lieu. Le sous-officier a organisé le tour de garde et nous avons dormi profondément (nous avons roulé la nuit précédente). Le matin, nous avons eu la surprise de voir arriver trois jeunes kabyles. Ils apportaient un grand bidon de lait et me transmettaient une invitation à venir, seul, voir le chef du village.

J'ai vraiment eu peur que cette invitation soit un piège, mais il était difficile de refuser. Je m'y suis rendu, mais une dizaine d'hommes se sont tenus à proximité du village, à environ 50 mètres. J'ai été effectivement reçu par le chef, très digne et imposant. Une grande porte était ouverte au milieu d'une maison comprenant plusieurs pièces. Le chef du village était debout sur la terrasse, recouverte de tapis. Derrière lui, se trouvait une rangée d'anciens dans des tenues impeccables.

Les femmes, elles, voyaient cette entrevue de loin sur la droite. Le café et les galettes étaient servis sur une petite table dressée à l'avance. C'était impressionnant. Les femmes du village tissaient les plus beaux tapis de la Kabylie. Le chef était très fier de son pays et cela sans évoquer les troubles.

Le retour s'est effectué sans histoires. Nous avons longé la plaine en direction du nord par une sente très longue. Les bas-côtés étaient brûlants en raison des restes d'un incendie criminel. Ma jeep, avec un soulagement certain, est venue au-devant de moi. J'ai voulu boire un soda imbuvable en raison de la chaleur. Nous sommes arrivés au gros village, celui du Camp du Maréchal (du siècle précédent). En ville, j'ai frappé à une porte et un pied-noir sympathique m'a offert un agréable rafraîchissement.

A la lecture des journaux locaux, j'ai appris qu'une grande assemblée avait réuni les dirigeants de la révolte (ceux de l'intérieur et ceux au-delà de la ligne Morice en territoire tunisien). Le rassemblement des forces françaises avait été bien organisé, mais un peu tardivement. J'ignore pourquoi la rive droite, très sombre, n'était pas surveillée de la même façon.

Une autre mission importante, par le nombre d'unités présentes, a été organisée à Dellys, station balnéaire et petite ville à l'est de Tizi-Ouzou, en fin d'après-midi. Nous avons été dirigés vers le vaste terrain de sport sans autre instruction en fin de journée. N'ayant pas d'attirance pour les repas fournis par les Américains (sauf la pâte de fruits), j'ai décidé d'aller au restaurant. J'étais un peu inquiet à la vue du Casino de la Plage. Je craignais d'être submergé par les officiers de toutes origines, mais tous anciens d'Indochine. A ma surprise, la salle, de grande hauteur, un peu défraîchie, était pratiquement vide. Seules, étaient présentes quatre à six personnes âgées et très discrètes. Le lendemain matin, nous sommes rentrés à notre campement sans connaître la raison de ce départ précipité.

A la fin septembre et sans en être averti, un hélicoptère a touché le sol de la grande cour de la ferme. Un officier de notre QG m'a demandé de prendre place dans leur engin. Il s'agissait de reconnaître une partie de notre secteur en vue d'un atterrissage ultérieur. En réalité, à notre retour, une dizaine de places était disponible pour une mission. Pour la 1^{ère} fois, j'ai demandé à notre premier lieutenant de m'accompagner.

Le premier voyage était une reconnaissance, mais ce secteur était connu et sans l'habitude, il est difficile de se repérer. Finalement le pilote s'est posé près d'une ferme isolée. Avant de sauter, j'ai remarqué la nature du sol : c'était une suite de tombes ou de dalles en pierre. Le pilote est descendu et j'ai sauté, suivi du lieutenant et des quelques hommes nous accompagnant. Nous avons, alors, remarqué une file d'hommes fuyant rapidement. Ceux-ci ne tirant pas, j'ai saisi le fusil mitrailleur que j'avais utilisé, une seule fois, 14 ans plus tôt. Je me suis allongé pour avoir une position favorable et j'ai entendu mon lieutenant qui criait victoire : il avait abattu le dernier fellaga, en haut de la côte, grâce à sa légère carabine américaine, achetée avec ses propres deniers....

CINQUIEME CANTONNEMENT DE LA 12^{ème} COMPAGNIE DU 9^{ème} REGIMENT D'INFANTERIE COLONIALE

(Rappelés de la classe 53)

Au début d'octobre 1956, mon unité s'est installée dans un nouvel endroit, en apparence sans vie. La seule habitation en dur, avec un étage, était bien située à l'extrémité d'un éperon. Une petite terrasse permettait de profiter d'une vue agréable. Cette maison (sans doute, un ancien relais de chasse) avait changé de destination puisqu'un vaste hangar vide de tout matériel d'exploitation était près de la maison. A l'intérieur, l'armée avait abandonné des lits « picots » en bon état. Je crois me rappeler qu'une génératrice au fuel alimentait les lieux.

Mes quatre chefs de section et le bureau occupaient la maison. Je couchais dans une sorte d'antichambre meublée de ma cantine, d'un lit « picot » et d'une toute petite table. Je préférais être seul. Je disposais d'une lampe torche pour lire et d'un transistor (les débuts...) Mon journal arrivait avec plusieurs jours de retard...J'avais l'impression que je passerais plusieurs mois dans ce secteur. L'hiver était réputé très dur, malgré une altitude relativement faible. D'ailleurs, j'ai dû me procurer d'autres couvertures pour garnir la toile de mon lit « picot ».

Mon idée a été vite confirmée par l'arrivée d'une grosse brochure contenant les instructions (pas très claires) pour le montage d'un four à pain. J'étais préoccupé par cette installation. Le ravitaillement avait, dès octobre, été réduit à trois passages par semaine. J'ai trouvé sur la petite table un cahier d'écolier rempli par l'officier dont la fonction, obligatoire dans son unité, était le renseignement. Le lieutenant m'a donné la situation à son arrivée :

« Au début, dans le secteur du Camp du Maréchal, on pouvait compter une dizaine de fellagas actifs avec un armement très divers ». A son départ, fin septembre 1956, il pensait que le nombre de fellagas pouvait s'élever à environ 20, mais à la suite de fouilles ou d'interventions, une douzaine d'armes avait été saisie. J'aurais bien voulu conserver ce cahier à titre documentaire. Mais ce document appartient à l'armée et a peut-être été transmis aux Archives Nationales de Vincennes.

Mes sous-officiers (anciens d'Indochine) se trouvaient pour la 1^{ère} fois, depuis leur intégration à ma compagnie, loin de toute agglomération, donc d'un café. Mes sous-officiers ont construit un petit coin fermé par un cadenas. J'ai dû céder et grâce à une petite caisse noire et à ma propre participation, ils ont pu se procurer un nombre restreint de bouteilles.

Pendant ce séjour, je n'ai pas reçu de nouvelles (ni d'instructions) concernant notre activité dans ce secteur (ni même la limite de nos prérogatives). Le lieutenant de la 1^{ère} section, le seul très actif, projetait d'installer de nuit des embuscades sur la route de crête. La mise en œuvre me semblait difficile en raison du peu de couvert (zone incendiée), mais nous étions tous persuadés que les fellagas, ayant constaté notre activité modérée, se déplaçaient.

Sans être prévenu par le Q G, j'ai eu la surprise de recevoir, en provenance du Camp du Maréchal, un petit contingent de Harkis (une douzaine). Ceux-ci n'étaient pas de la région Kabyle, donc peu utilisables. Mes sous-officiers ayant servi en Indochine connaissaient les problèmes de mixité. Ils ont décidé de les utiliser en doublant les sentinelles à chaque poste et en les contraignant à assurer le premier tour de garde.

Le bataillon pensait à nous et sans être prévenus, nous avons eu la visite de médecins militaires. L'état sanitaire de ma Compagnie était bon depuis notre arrivée dans ce lieu en altitude modérée. Les deux médecins m'ont demandé d'organiser une inspection dans les villages. J'ai réuni deux sections et grâce à la carte, je me suis dirigé vers l'un d'eux. La route empruntée se terminait par un long sentier en forte pente et très étroit. Ma colonne s'est donc allongée. Des femmes kabyles, non voilées, nous attendaient accompagnées de nombreux enfants en bas âge. Les deux médecins ont été vite débordés en raison des nombreuses plaies. Au fur et à mesure de notre visite, les femmes arrivaient en grand nombre. Nous sommes remontés à notre campement par un chemin plus long, mais plus pratique.

En y réfléchissant, je crois que la visite des médecins avait été organisée par l'administration locale de la santé, ce qui explique la présence prévue de nombreuses femmes avec leurs bébés et enfants. Cette idée justifie la rumeur invérifiable d'une embuscade avortée dans le sentier creux en raison de la longueur de l'étirement des deux sections.

Quelques jours plus tard, mon premier lieutenant m'informait qu'une réunion bruyante avait lieu à environ huit cents mètres de notre camp. J'ai appelé l'aviation et ¼ d'heure après, le pilote m'informait de la cause de l'agitation : un enterrement. Nous sommes descendus dans la prairie pour expliquer le survol de l'avion militaire. Nous avons profité de notre présence sur les lieux, pour leur annoncer, ce jour-là, l'arrestation des dirigeants de l'insurrection dans leur propre appareil. Nous avons cru à la fin proche des hostilités en Algérie.

J'étais de plus en plus préoccupé par le montage de ma future boulangerie. J'étais très inquiet d'avoir à passer l'hiver dans ce lieu en apparence désert. La montée du ravitaillement allait devenir très aléatoire. Je me demandais la raison de notre présence en cet endroit éloigné de Borg-Ménaïel. S'agissait-il d'une sorte de punition pour moi, mes officiers, ou mes hommes souvent débraillés par l'oisiveté ? Ou bien encore, m'avait-on considéré capable d'affronter, sans grands moyens, une zone pouvant devenir dangereuse ? D'après la presse, lue avec retard, l'activité militaire persistait surtout dans la ville d'Alger.

Un jour, vers midi, j'ai aperçu une quarantaine d'hommes kabyles, entre trente et cinquante ans, assis au bord du chemin à moins de cinquante mètres de notre camp. Ils m'ont regardé sans hostilité apparente, et l'un d'eux a bien voulu m'expliquer la raison de leur présence : ils avaient été convoqués par l'administration pour effectuer l'entretien des routes et des sentiers de notre secteur. Mon interlocuteur m'a montré la totalité de leur repas de midi : une galette et quelques figues. L'administration les rémunérait suivant les jours de présence. Je n'ai pas vu le matériel utilisé ni le responsable du groupe.

Vers le 6 ou 7 novembre 1956, nous avons eu connaissance d'une importante décision gouvernementale :

- tous les rappelés de la classe 53 devaient quitter rapidement l'Algérie.

Aussitôt, les camions du train se sont présentés devant notre campement. Nous devons laisser le matériel trouvé à notre arrivée et la relève n'était pas prévue. Nous avons logé au Camp du Maréchal où le reste de mon bataillon se trouvait déjà.

Le lendemain, j'ai été convoqué, le seul de ma compagnie, au repas organisé par la mairie, à l'occasion du 11 novembre 1956. Les autorités locales et les anciens combattants, avec toutes leurs décorations, étaient présents. Les bouteilles de soda étaient servies en grande quantité et le repas était présidé par mon chef de bataillon, qui a prononcé une vibrante allocution.

J'ai peu de mémoire concernant cette période.

L'après-midi du 11 novembre, aucune cérémonie n'a été organisée pour la dissolution de notre bataillon et nous n'avons pas eu la lecture d'un message.

Le 12 novembre, nous avons utilisé les camions du train pour rejoindre directement le quai d'embarquement. Comme lors de notre départ d'Evreux le 1er mai 1956, les officiers d'activité (y compris le chef de bataillon), étaient absents pour les formalités d'embarquement le 12 novembre 1956.

Notre paquebot était, cette fois-ci, attribué aux lignes Marseille/Algérie. Nos cabines étaient retenues dans des coursives différentes. Ensuite, durant le parcours, je n'ai pas retrouvé mon 1^{er} lieutenant (son nom m'échappe), son ami Monsieur Lair (profession inconnue) et Monsieur Morand (débutant commissaire priseur). Une partie du bateau était occupée par des Français regagnant le continent avec beaucoup de bagages. La salle à manger de 1^{ère} classe était toujours pleine. Le voyage s'est déroulé sans problèmes. Toutefois, j'étais inquiet, à tort, pour le débarquement à Marseille. Le trajet a duré environ 29 heures et nous avons débarqué vers 16 heures le 13 novembre. Aucun message n'a concerné mes hommes : nous étions devenus des passagers « ordinaires ».

Je savais que l'un de mes hommes, le seul ayant de l'argent, avait commandé, dès notre 4^e campement, une voiture neuve livrable sur le port de Marseille. Je l'avais aidé, dans cette

démarche, car l'armée, depuis l'Indochine, surveillait les transferts. J'ai été content de profiter de son véhicule, une 2 CV, pour rejoindre Paris. Sans exubérance, tous mes hommes au complet se sont dirigés par le grand portail au bout du quai, vers leur domicile respectif.

Deux ou trois ans après mon retour en Métropole, j'ai profité de mon passage en Eure et Loir pour contacter mon ordonnance. Très discrètement, il s'était rendu indispensable pour la recherche de mes repas et le lavage de mes vêtements. Nous avons tous été incommodés par la chaleur en juillet et août. En période de moisson dans la Beauce, notre entrevue a été brève. Son travail était très dur et il était mal logé dans sa grande exploitation. Il m'a paru ne pas avoir d'avenir professionnel.

J'ai offert au Cercle Militaire de Saint Augustin un repas à mon ex-1^{er} lieutenant, et la conversation a été consacrée à nos métiers. Son avenir est bien assuré. J'ai rendu visite à Monsieur Morand à son étude de commissaire priseur. Son métier l'absorbait entièrement. Par la presse, j'ai suivi sa carrière.

A la suite de ces courtes entrevues, je me suis rendu compte que je pensais trop souvent à l'Algérie. D'ailleurs, les journaux donnaient en permanence des nouvelles de ce pays. J'ai eu de la peine à reprendre mon travail à Poissy car mentalement, je comparais mon court passage en Kabylie avec mon peu de responsabilité dans ma profession.

La presse avait annoncé en novembre le retour des rappelés. Je me suis présenté pour reprendre le travail le 4 ou 5 janvier 1957. Je n'ai pas pu donner les vraies raisons de mon retard : moral défaillant, vacances méritées dans ma famille, logement obtenu avec beaucoup de chance fin décembre 1956.

Pour finir, mes relations avec l'armée se sont terminées avec l'envoi d'une note de frais, en tant que capitaine, de près de 3 millions de francs. J'ai donné quelques explications et les poursuites ont été suspendues, mais non effacées.

J'ai suivi avec intérêt toute l'évolution de la guerre en Algérie. Je me souviens très bien de la visite des officiers de renseignements en juillet 1956. Dès cette date, ils envisageaient la fin des hostilités avec comme « code d'honneur » la protection globale de la population « pied-noir »...
